U d'/of OTTAWA
39003002468865

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/florisecomdie00banv

FLORISE

THÉODORE DE BANVILLE

FLORISE

COMÉDIE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

47, Passage Choiseul, 47

M DCCC LXX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ARGUMENT

Toutes les passions s'éloignent avec l'age,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroit derrière le coteau.

Victor Hugo. — La Tristesse d'Olympio.

PQ
2187
.F4
1870

FLORISE

LES ACTEVRS

Florise.
Alexandre Hardy.
Le comte Olivier d'Atys
Célidée.
Rosidor.
Pymante.
Jodelet.
Sylvain.
Amarante.
Lucinde.
Guillemette.

La scène se passe dans les environs de Blois, au château d'Atys, en 1621.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un parc ancien, ombragé d'arbres séculaires, orné de statues mythologiques, de charmilles taillées, à la fois très-abandonné et très-riant, envahi par les fleurs et la verdure. A droite du spectateur, la façade d'un château à tourelles, bâti de briques roses et de pierres taillées à facettes, déjà un peu noirci par le temps; du même côté, une table de marbre rose, et un hémicycle de marbre blanc avec siége, orné de Chimères. A gauche, à ras de terre, une fontaine alimentée par une source murmurante et presque cachée sous les feuillages. Au fond, le parc est fermé par un mur couvert de lierres pendants, que surplombe un chemin praticable sur lequel on peut, de la scène, voir passer les personnages.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLIVIER, CÉLIDÉE.

Olivier et Célidée entrent ensemble, continuant une promenade commencée. Ils s'arrêtent au fond de la scène, et regardent le coteau embrasé par le soleil levant.

Olivier.

Le jour naît.

Célidée.

L'Orient de pourpre se colore.

Olivier.

O joyeux réveil et l'éclatante aurore!
Madame, j'ai vingt ans aujourd'hui!

Célidée, souriant.

Mon neveu
N'est plus un enfant.

Olivier, résolûment.

Non.

Avec une expression de joie.

Comme le ciel est bleu!
La divine senteur du mois de juin parfume
L'air, tout à l'heure encore enveloppé de brume.
Oui, j'ai vingt ans! Je veux aimer, faire ma cour
Aux cruelles. Cela doit être beau, l'amour,
Lorsque l'on a vingt ans.

Célidée, avec mélancolie.

Pour cela, je l'ignore,
Ami. Vous restiez seul, et vous étiez encore
Bien frêle et bien petit quand mon frère mourut.
Alors, excepté vous, tout pour moi disparut;
Les amants eurent beau m'appeler inhumaine!
Et cependant j'avais alors...

OLIVIER.

Vingt ans à peine.
Et vous êtes si belle et si jeune!

CÉLIDÉE.

Oui, parfois
On le dit encor. Mais cachée au fond des bois,
Timide pour vous seul, j'employai mon étude
Constante à faire autour de nous la solitude.
Enfermée avec vous en ce château d'Atys,
Je vous y vis grandir et croître, comme un lys
Dont on garde la fleur délicate et charmante.
Sans avoir le temps d'être épouse et d'être amante,
Je vécus; ma jeunesse a fui comme un flot d'or :
Que m'importait! j'avais conservé mon trésor!

OLIVIER, baisant la main de Célidée.

Chère âme, vous avez, plus tendre qu'une mère,
Sacrifié pour moi la jeunesse éphémère,
La liberté, l'amour, tous les biens enviés!

CÉLIDÉE.

Que me fait tout cela, pourvu que vous viviez!
Pourvu que vous soyez heureux!

OLIVIER.

Oui, je veux vivre!
Dans le tumulte et dans le bruit qui nous enivre,

Je veux près de mon front sentir le vent du fer !

Célidée.

Hélas !

Olivier.

Je veux avec le frissonnant éclair
Courir où le drapeau flotte, où le clairon sonne.
Le roi mène la guerre et combat en personne ;
Il est tout près de nous, à Tours. Or, j'ai souci
D'aller, sans perdre temps, lui dire : Me voici,
Je me nomme Olivier d'Atys.

Célidée.

La belle flamme !
Allez donc, et soyez brave.

Olivier.

Mais quoi ! madame,
Vous pleurez !

Célidée, retenant ses larmes.

Oh ! le sang d'Atys est bien vermeil,
Nous le savons, et veut paraître au grand soleil
Quand la guerre en hurlant déchaîne sa fanfare !
Je ne vous dirai pas, ami, d'en être avare ;
Mais moi ! je resterais seule, n'ayant rien eu
En partage, en ce vieux château désert et nu,
Regardant l'avenir vide et le passé vide,

Et sans cesse cherchant à voir d'un œil avide
Où seraient dispersés les débris de mon cœur!

Olivier.

Non pas, je reviendrai brillant, heureux, vainqueur,
Célèbre, et celle à qui je dirai : Je vous aime,
Sera fière. Oh! l'Amour! je crois le voir lui-même,
Ce tyran de nos cœurs, triste et délicieux,
A cette heure deux fois charmante au front des cieux
Où le brillant matin dans la pourpre se lève!

Célidée, pensive.

L'amour!

Olivier.

Oui. Laissez-moi vous dire tout mon rêve.
Il me semble parfois que sur le vert coteau
Va paraître, venant ici dans ce château,
Quelque princesse, ornant sa chevelure fière
De rubis, à la fois chasseresse et guerrière,
Et dont la robe d'or frissonne! Mais je suis
Un fou de vous conter ma peine et mes ennuis
Et les vagues espoirs dont j'ai l'âme inondée!
Vous si calme toujours, ma tante Célidée,
Vous n'avez pas connu ce mal cruel et doux
A la fois, dont je souffre.

Célidée.

Ami, qu'en savez-vous?
Peut-être, quand la brise insoucieuse et pure
Agitait sur mon front ma jeune chevelure,
J'attendais, comme vous rêveuse, que céans
Vînt un jeune héros qui, vainqueur des géants,
Garde un souvenir pur et que rien ne profane,
Tel qu'Amadis épris de la belle Oriane.

Pendant ces derniers vers, on a vu défiler lentement sur le chemin qui est en dehors du château, sans être aperçus d'Olivier et de Célidée, Hardy et les comédiens, Amarante, Lucinde, Pymante, Jodelet, vêtus avec une richesse bizarre. Rosidor vient le dernier, après que ses compagnons ont déjà disparu. Il regarde le paysage, le front haut, la main sur sa rapière, et campé dans une pose noble. A ce moment, Célidée se retourne, l'aperçoit, et ne peut retenir un cri.

Célidée, apercevant Rosidor.

Dieux!

Olivier.

Qu'avez-vous?

Célidée.

Là-bas...

Olivier.

Eh bien?

Célidée.

Ce cavalier!

Olivier, voyant enfin Rosidor, que lui désigne Célidée.

Mort-Dieu! l'étrange mine!

Après un dernier regard sur la campagne, Rosidor disparaît à la suite de ses compagnons.

Avec ce lourd collier
Et cette épée au loin traînant dans la campagne,
Il a l'air de Roland, neveu de Charlemagne,
Quand, vainqueur de Mahom et des Maures hideux,
Il taillait par surcroît les montagnes en deux.
Il est de belle taille.

Célidée.

Et noble dans sa pose.

Olivier.

La pluie a quelque peu fané son pourpoint rose,
Mais sa moustache a l'air de poignarder les cieux.

Célidée.

Il a le front hardi...

Olivier.

Superbe...

Célidée.

Gracieux,
Et sa plume s'envole ainsi qu'une fumée.

Olivier.

Le géant Goliath, qui fauchait une armée,
Eut en son temps le port moins fier, sur mon honneur.

Célidée.

Ce passant est sans doute un brave!

SCÈNE II.

OLIVIER, CÉLIDÉE, SYLVAIN.

Sylvain, entrant, à Olivier.

Monseigneur...

Célidée.

Parle, mon bon Sylvain.

Sylvain.

Madame, un gentilhomme
De grand air (il n'a pas dit comment on le nomme)

Demande pour une heure asile, avec les gens
Qu'il mène : deux beautés, dont les yeux engageants
Sont doux; un capitaine à la mine féroce;
Deux valets. Une pierre a brisé leur carrosse
Tout près d'ici..

Olivier.

Mon brave, amène-les.

Sylvain sort. — Riant.

Voilà
Peut-être ma princesse, Omphale ou Dalila,
Qui vient à mon appel.

Célidée, à part.

Un jeune capitaine!

Olivier.

Gageons que notre brave à la mine hautaine
Est avec ces gens-là!

Célidée.

Ce seigneur?

Olivier.

J'en suis sûr!
Notre désert, caché dans le feuillage obscur,
N'attire pas les yeux des passants; il est rare

Qu'en cette solitude un voyageur s'égare.
Mais puisqu'enfin le ciel dirige ici leurs pas,
Le vieux château d'Atys ne repoussera pas
Ces hôtes, dont Sylvain a si bien fait le compte.

Célidée.

Certes!

SCÈNE III.

OLIVIER, CÉLIDÉE, SYLVAIN conduisant HARDY, PYMANTE, JODELET, ROSIDOR, AMARANTE et LUCINDE; puis GUILLEMETTE.

Sylvain, à Hardy, en lui montrant Olivier.

Monsieur, parlez à monseigneur le comte D'Atys.

Hardy, s'inclinant devant Olivier.

Monsieur...

Olivier, à ses hôtes.

D'abord, soyez les bienvenus!

A Amarante et à Lucinde.

Mesdames, les plaisirs sont, hélas! inconnus

Dans ce pauvre château; mais il est à vous, comme
Son maître.

Amarante.

Grand merci, monseigneur.

Hardy.

On me nomme
Alexandre Hardy, Parisien. Je suis
Poëte, car, délice et tourment de mes nuits,
La muse, que Garnier et le savant Jodelle
Adoraient, m'a, comme eux, frappé d'un grand coup d'aile.
Je fais parler les fils des dieux, les artisans
De travaux dont l'effort a défié les ans,
Et les princesses dont les yeux furent magiques.
Bref, je rime et polis des poëmes tragiques

Montrant ses compagnons.

Pour les gens que voici, qui sont comédiens.
Nous allons devant nous, libres de tous liens,
Et chantant pour l'honneur de la nymphe Thalie.

Olivier.

Jeu sublime, par qui l'homme avec sa folie
Apparaît, reflété dans un miroir ardent!
Nous vivons ici loin des hommes : cependant
Votre nom est venu jusqu'à nous. Dès ce monde,
Votre art, qui du passé perce la nuit profonde,

Nous fait voir, triomphants, évoqués des enfers
Et retrouvant leur âme auguste en vos beaux vers,
Ces reines, ces héros, ces vainqueurs dont la cendre
Contient tant de lumière et de gloire ! Alexandre
Faisant fouler la vieille Asie à son cheval,
César pensif avec son laurier sans rival,
Cléopâtre embaumant les airs de son haleine,
Et l'immortel amour des hommes, cette Hélène
Dont cent rois adoraient les cheveux radieux!
Oui, vous ressuscitez ces combattants, ces dieux,
Et par leurs voix d'airain vous nous dites : Élève
Ton âme; tâche d'être aussi grand que mon rêve;
Voici le glorieux passé, fais le présent!

Hardy.

C'est pourquoi nous marchons toujours, nous reposant
Tantôt dans le palais et tantôt dans l'auberge;
Montrant la Vérité, cette adorable vierge,
Sous un masque; buvant avec avidité
L'air pur des grands chemins avec la liberté,
Et toujours vers les cieux élevant notre coupe.

Olivier.

C'est un heureux sort.

Hardy.

La moitié de notre troupe
Est depuis avant hier à Blois, chez notre ami

L'hôte du SOLEIL D'OR. *Là, jamais endormi,*
Flamboie un feu riant, et le vin est sans lie
Et la nappe est très-blanche et l'hôtesse est jolie.
Puis, les logis ont l'œil ouvert sur une cour
Dont une galerie en bois fait tout le tour.
C'est là que nous devons jouer notre nouvelle
Comédie, un produit de mon humble cervelle :
L'AMAZONE HIPPOLYTE, *en un mot. Passions*
Et gaîté, rien n'y manque. Or, comme nous passions
Tout près d'ici, faisant grand'hâte pour rejoindre
Nos compagnons, à l'heure où le jour allait poindre
Et baigner de ses clairs rayons le bois fumant,
Notre chariot va buter étourdiment
Contre une grosse pierre et se casse une roue.
Attendre, sous le vent qui vous fouette la joue,
Qu'on eût raccommodé le coche triomphant,
C'était bon pour nous, mais

Montrant Amarante et Lucinde.

ces visages d'enfant
Y périraient; voilà pourquoi je vous demande
Asile; car la brise amoureuse et friande
Met sa folle morsure à ces fronts ingénus.

OLIVIER.

Je vous le dis encor, soyez les bienvenus
Dans ce château. Voici madame Célidée,
Sœur du comte d'Atys, mon père.

Rosidor, regardant Célidée, à part.

Quelle idée!

Fort bien!

Hardy, s'inclinant devant Célidée.

Madame...

Olivier, gravement.

Rien ne vaut son cœur divin.
Ce vieillard aux cheveux de neige, c'est Sylvain,
L'écuyer du feu comte. Ame sûre et trempée.
C'est Sylvain qui m'apprit à tenir une épée
En brave homme, devant tout péril imprévu.

Entre Guillemette, apportant une collation de confitures et de vins qu'elle dépose sur la table de marbre.

Guillemette, ma sœur de lait. Vous avez vu
Maintenant ma maison et toute ma famille,
Monsieur.

Célidée, à Amarante et à Lucinde.

Asseyez-vous ici, sous la charmille.

Amarante, minaudant.

Madame, je ne puis.

Lucinde, de même.

C'est trop d'honneur.

Célidée insiste et les comédiennes s'asseyent après quelques façons.

OLIVIER, emplissant un verre.

Je bois
A vous.

Emplissant un autre verre qu'il offre à Amarante.

Prenez ce verre avec vos petits doigts, —

CÉLIDÉE, à Amarante.

Et buvez.

AMARANTE, à Olivier.

Monseigneur, je suis votre servante.

OLIVIER, offrant un verre à Lucinde.

Vous aussi.

LUCINDE.

Monseigneur...

OLIVIER, à Lucinde.

Les plus beaux yeux qu'on vante
Ne valent pas ceux-ci.

CÉLIDÉE, à Guillemette.

Va presser le festin.

Guillemette sort.

HARDY, à Célidée.

Madame, nous rendons grâce à notre destin,
Puisque notre infortune, aussitôt adoucie,
Nous vaut tant de faveurs, dont je vous remercie.
Nous ne troublerons pas vos heures; nous passons.
Et, nourris dès l'enfance au bel art des chansons,
Mes compagnons ont tous l'humeur vive et plaisante.
Mais il sied, n'est-ce pas? que je vous les présente.
Voici donc, car chacun doit venir à son tour,

Désignant Amarante et Lucinde.

Deux cruelles que suit le mendiant Amour. —

OLIVIER.

En effet, deux Vénus!

HARDY, continuant.

Amarante et Lucinde.

Montrant Amarante.

On voit dans ces yeux-là les diamants de l'Inde,

Montrant Lucinde.

Et là, nos cœurs sont pris avec des tresses d'or.

AMARANTE, à Célidée.

Il ment un peu.

Hardy, continuant à présenter les comédiens.

Voici le seigneur Rosidor,
Un brave, qui dans maint combat au clair de lune
Put faire voir un cœur plus grand que sa fortune.
Sa vie est, j'imagine, un roman curieux
Où sa vaillance rare et ses coups furieux
De ses persécuteurs ont déjoué les trames.
Voici deux ans passés que nous le rencontrâmes,
Vers l'heure où le soir tombe, à l'angle d'un chemin,
Vêtu comme un seigneur, et l'épée à la main.
Son bras, toujours vainqueur, venait de mettre en fuite
Quatre hommes; d'autres gens étaient à sa poursuite.
En un si grand péril, nous le prîmes alors
Sur notre chariot, pour tromper leurs efforts.
C'est ainsi qu'il entra dans notre compagnie,
Où notre art pour un temps occupe son génie.

Rosidor.

Il dit bien, car je fus, en des chemins divers,
Porteur d'épée avant de réciter des vers,
Et la Victoire était ma plus fidèle amante.

Olivier.

La Victoire eut alors bon goût.

Hardy, désignant les deux derniers comédiens.

Monsieur Pymante
Et monsieur Jodelet. Pymante et Jodelet

Ont fait figure, l'un en roi, l'autre en valet.
L'un est fort maigre; l'autre a le nez qui flamboie.
L'un est triste et pensif; l'autre crève de joie.

Pymante, d'une voix de tonnerre.

L'autre, c'est moi.

Olivier, regardant le nez de Pymante.

J'en puis juger à ces rayons
De pourpre.

Hardy, à Olivier.

Enfin, monsieur le comte, nous avions
Une compagne encor. Celle-là...

Olivier.

Que n'est-elle
Venue?

Hardy.

Imaginez les traits d'une immortelle,
Un esprit qu'il nous faut adorer à genoux;
Un cœur... Je ne l'ai pas amenée avec nous,
Parce qu'elle n'est pas de celles qu'on expose
Aux périls d'un accueil incertain.

Lucinde.

Je suppose
Qu'alors nous sommes, nous, de celles-là.

Hardy, à Lucinde.

Pardon.

A Olivier.

Mais celle dont je parle a reçu, comme un don
Des cieux, la grâce pure avec la poésie :
De ses lèvres de feu coule cette ambroisie,
Et sur sa bouche rose, où le printemps sourit,
La rapide lueur qui vient de son esprit
Brille et voltige, ainsi qu'une fleur de lumière.
Chez un pauvre berger très-vieux, dont la chaumière
S'éclaire aux feux charmants de son œil irisé,
Elle est restée auprès du chariot brisé,
Et c'est Florise, enfin!

Célidée.

Quoi! l'illustre Florise!

Olivier.

Cette Florise qui, de toute gloire éprise,
Muse et comédienne, et reine de son art,
Inspira maintes fois Théophile et Maynard?

Célidée.

Celle dont la fierté, la douceur, la bravoure
Ont enchanté les cœurs de tout ce qui l'entoure?

Olivier.

Celle qu'en son image un divin ouvrier
Dejà de son vivant couronne du laurier?

Hardy

C'est elle.

Célidée.

En vérité?

Hardy.

La splendeur diaphane
D'une jeune Cypris, la fierté de Diane
Brillent en elle; son esprit n'a rien d'amer;
Ses cheveux sont pareils aux vagues de la mer;
Tout est rire et clarté dans sa grâce touchante.
Et par sa belle voix c'est Apollon qui chante!

Lucinde, piquée, avec ironie

Le portrait est fidèle!

Amarante, de même.

En effet.

Lucinde.

Nul défaut
En un tel diamant!

Célidée.

Cher Olivier, il faut
Aller chercher Florise et montrer votre zèle.

Olivier.

Certes, j'irai!

A Hardy.

Monsieur, conduisez-moi vers elle.

Célidée, aux comédiens.

Je vais tout disposer pour vous bien recevoir.

Rosidor s'empresse vers Célidée, à laquelle il offre sa main, et qu'il accompagne jusqu'au château.

Célidée, à Rosidor.

Monsieur, je vous rends grâce.

Elle rentre au château.

Olivier, à Amarante et à Lucinde.

Adieu jusqu'au revoir,
Mesdames.

A Sylvain.

Viens, ami.

Olivier et Hardy sortent, suivis de Sylvain.

SCÈNE IV.

PYMANTE, JODELET, ROSIDOR, AMARANTE, LUCINDE.

Pymante.

L'agréable demeure!
J'ai regret, quant à moi, d'en partir dans une heure.

Amarante.

Ce seigneur est charmant.

Lucinde, à Amarante.

Vois avec quel mépris
Notre faiseur de vers le mène, aussitôt pris,
A celle que sur nous toujours il favorise!

Amarante.

C'est clair!

Lucinde.

Il a tout dit, quand il a dit : Florise!

Amarante.

Çà voyons, Rosidor, Pymante, s'il vous plaît,
Répondez-moi; réponds toi-même, Jodelet.
Dis, songeur transparent, dépourvu de malice,
A-t-on vu que mon teint se fane ou qu'il pâlisse?

PYMANTE, écartant Jodelet et répondant à sa place.

Il n'a garde.

LUCINDE.

Mes yeux vainqueurs sont-ils moins doux
Qu'hier?

PYMANTE.

Non.

AMARANTE.

Qu'a Florise enfin de plus que nous?

PYMANTE.

Oh! rien.

JODELET.

Pourtant, Florise...

LUCINDE, battant Jodelet à coups de mouchoir.

Allons, tais-toi, fantôme!

AMARANTE, le battant aussi.

Etre ingénu!

LUCINDE, de même.

Silence! ou prends garde à la paume
De ma main!

Jodelet.

Cependant...

Pymante, à Amarante.

Non, Florise n'a pas
Ces lèvres de rubis, ces trésors, ces appas.

A Lucinde.

Ce front de neige.

A Amarante.

Elle est fort mince, que Dieu l'aide!

A Lucinde.

Donne-moi deux baisers, je conviens qu'elle est laide.

Lucinde.

Deux baisers? C'est trop cher.

Jodelet, se révoltant.

Moi, je dirai pour rien
Que Florise...

Amarante.

Tais-toi, jeune homme aérien!

Jodelet, continuant.

Éblouit comme un astre en sa beauté sereine,
Et que, lorsqu'elle vient, je crois voir une reine.

LUCINDE, battant Jodelet.

Ce Jodelet !

AMARANTE, le battant aussi.

Un rêve échappé du trépas !

LUCINDE, de même.

Un murmure !

AMARANTE, de même.

Un oison plumé !

ROSIDOR, s'interposant.

Ne battez pas
Jodelet.

PYMANTE.

Toi, Lucinde, un flot d'Amours se joue
En badinant parmi les roses de ta joue,
Cependant qu'Amarante est digne de son nom
Où resplendit au vif la pourpre de Junon.

LUCINDE.

A la bonne heure !

AMARANTE.

Il parle à présent d'un bon style.

PYMANTE, continuant.

Et roi, je laisserais Florise au péristyle
De mon palais d'or, pour vous ouvrir galamment
Toutes les portes.

LUCINDE.

C'est fort bien dit.

PYMANTE, d'un ton négligé.

Seulement,
Florise a ceci...

AMARANTE.

Quoi?

PYMANTE.

Ceci, — chère gardienne
De mon très-humble amour, — qu'elle est comédienne!

LUCINDE, furieuse.

Et nous pas!

AMARANTE.

Certe, il faut avoir de la bonté
Pour écouter ces fous au langage éhonté!

Lucinde.

Ce triste Jodelet, si maigre qu'il chavire
Dans son pourpoint, ainsi que sur mer un navire,
Et moins maigre pourtant que son pauvre destin!

Amarante.

Et ce Pymante obèse, ivre dès le matin,
Qui n'a jamais fini de boire à perdre haleine,
Et porte en chancelant un ventre de Silène!

Pymante.

Le ventre de Silène a du bon.

Lucinde.

C'est un puits
De vin vieux.

Pymante.

D'accord.

Amarante.

C'est une outre.

Lucinde.

C'est un muids.

AMARANTE, montrant Rosidor, qui jusque-là est resté plongé dans sa rêverie.

Regardez Rosidor, qui brilla dans les fêtes!
Plutôt que d'approuver les discours que vous faites
Et de louer aussi Florise plus que moi,
Il se tait.

LUCINDE, coquetant, à Rosidor.

Dis, à moins qu'on ait le sang d'un roi
Dans les veines, à moins qu'on ne porte l'hermine
Et l'azur, ces dédains inspirés, cette mine
De princesse, qui jette un mot comme un trésor,
Sont fort tristes à voir. N'est-ce pas, Rosidor?

ROSIDOR.

Pour moi, Florise, à moins que je sois en délire,
Me paraît simple autant que belle.

AMARANTE.

Je t'admire!
Cette héroïne, riche en nobles sentiments,
Nous vient à notre nez prendre tous nos amants!

LUCINDE.

Pour n'en rien faire.

AMARANTE.

Avec ses airs d'apothéose!

ROSIDOR.

C'est vrai. Mais voulût-elle en faire quelque chose,
Hardy, qui ne sait pas hurler avec les loups,
Ne le permettrait guère.

JODELET.

Il est bien trop jaloux.

LUCINDE.

Jaloux! Il l'aime donc?

JODELET.

Eh oui! sur ma parole!

ROSIDOR.

Oui, d'une amour ardente, inguérissable et folle,
Qui déchire son cœur en de rudes combats.

JODELET.

Il l'aime, si jamais homme sut ici-bas
Aimer éperdûment une figure humaine!

AMARANTE.

Comment n'en dit-il rien?

LUCINDE.

A-t-il peur de sa haine?

Amarante.

Pourquoi ne s'est-il pas déclaré son amant?

Lucinde.

Pourquoi subirait-il un si cruel tourment?

Amarante.

Car ce que Hardy veut, toujours il sait le prendre.

Lucinde.

Et bien vite, et sans peur.

Amarante.

C'est à n'y rien comprendre.

Jodelet, pensif et comme en extase.

Moi, je comprends.

Lucinde.

Allons!

Amarante, riant.

Taisez-vous. L'innocent
Parle.

Jodelet, toujours comme halluciné par sa rêverie.

Ce que Hardy, le poëte puissant,
Aime en Florise, c'est la Muse, âme éternelle,

Qui n'est pas elle et qui, cependant, vit en elle!
Oui, c'est, n'en doutez pas, la noble expression
De sa propre pensée et sa création;
C'est le subtil esprit qu'il jeta sans mesure,
Titan voleur du feu, dans cette argile obscure.
Sans lui, qui la créa pour l'univers charmé,
Florise n'était rien qu'un être inanimé.
Pourquoi songerait-il, en voyant cette femme,
A ses attraits mortels, quand il a fait son âme?

LUCINDE, riant et haussant les épaules.

Phébus que tout cela!

AMARANTE.

Propos stérile et vain!

LUCINDE, à Jodelet.

Fou bizarre!

AMARANTE, de même.

Étourneau!

PYMANTE, à Jodelet.

Quand tu vois un bon vin, —
Comprends-moi, Jodelet, — est-ce que tu t'en sèvres?
Au contraire, tu mets la bouteille à tes lèvres,
Et tu bois!

Lucinde.

Certe!

Amarante.

Eh bien! de même, quand Hardy
Aime une belle femme, au printemps reverdi...

Pymante.

Il l'embrasse!

Rosidor, bas, à Jodelet.

Amarante en sait bien quelque chose.

Lucinde.

Moi, je suis de l'avis d'Amarante.

Pymante, bas, à Jodelet.

Et pour cause!

Amarante, à Jodelet.

Tu n'es qu'un sot!

Jodelet.

J'aurais cependant parié
Que cela ne se peut, n'étant pas marié.

Lucinde.

Erreur!

Rosidor.

Silence! on vient.

SCÈNE V.

PYMANTE, JODELET, ROSIDOR, AMARANTE, LUCINDE, OLIVIER, HARDY, SYLVAIN, CÉLIDÉE, FLORISE.

Célidée, entrant aux côtés de Florise, qui donne la main à Olivier.

Enfin, belle Florise,
Je vous vois, et ne puis vous cacher ma surprise
Devant ce front d'enfant dont le lys est jaloux.
Oui, j'admire comment le ciel unit en vous
Tant de jeunesse avec une gloire si rare,
Et tous les dons qu'ailleurs il mesure en avare.

Florise, à Célidée.

Avant d'avoir franchi votre seuil, j'ai déjà
Pu savoir et comment votre main protégea
Le seul reste d'un sang précieux, et quelle âme

Est la vôtre. Mon faible et vain renom, madame,
Disparaît, quelque heureux prestige qu'il ait eu,
Devant le mâle effort de votre humble vertu!

CÉLIDÉE, à Florise.

Flatteuse!

Bas, à Olivier.

Elle est charmante.

OLIVIER, bas, à Célidée.

Oh! dites, quelle douce
Musique, cette voix! Un ruisseau dans la mousse
Murmure et chante ainsi.

Haut, à Florise, qu'il débarrasse de son manteau.

Donnez-moi ce manteau,
Madame. Vous plaît-il d'entrer dans le château?
L'air du matin pourrait flétrir votre visage.

FLORISE, faisant d'abord le mouvement de suivre Olivier, puis s'arrêtant, regardant autour d'elle les ombrages du parc, et comme extasiée.

Laissez-moi voir encor ce divin paysage!
Ombre délicieuse et fraîche! Qu'il est beau,
Ce parc sombre et discret, profond comme un tombeau,
Où les arbres géants, témoins de tant d'histoires,
Cachent des nids d'oiseaux dans leurs frondaisons noires!

Il est triste et pourtant joyeux, presque riant.
Son château féodal regarde à l'orient;
Près de nous, sous l'abri de ce grand sycomore,
On entend murmurer sa fontaine sonore;
Et de ces longs palais de charmille où bruit
Comme un soupir, dans la fraîcheur et dans la nuit,
Et des rochers où pend la liane, et des marbres
Mystérieux, cachés sous les branches des arbres,
De tout ce monde ému, frissonnant et dormant
A l'aurore, s'exhale un tel enchantement
Délicieux, tranquille, exempt d'inquiétude;
Il est si doux de voir en cette solitude
La colombe ouvrir l'aile et la rose fleurir, —
N'est-ce pas? — qu'on voudrait ici vivre, et mourir
Ici, par la chanson de ces ruisseaux bercée!

OLIVIER, avec feu.

Madame, plût à Dieu qu'une telle pensée...

HARDY, gaiement, à Florise.

Ces arbres-là feront des jaloux, — oh! combien
De jaloux! — Toutefois, ne leur reprochons rien,
Nous qui vous emportons loin d'eux avant une heure!

OLIVIER, subitement rappelé à la réalité.

Si vite!

HARDY.

L'oiseau libre a le ciel pour demeure, —

Jodelet.

Et nous, les grands chemins. Toujours nous détalons
Comme Mercure, ayant des ailes aux talons.
Ainsi l'a décidé le sort, que nul n'évite.

Olivier, à Florise.

Ne partez pas avant ce soir. — Oh! pas si vite!
Attendez le zéphyr et le ciel attiédi.
Ne partez que ce soir!

Florise, se tournant gracieusement vers Hardy.

Le voulez-vous, Hardy?

Hardy.

Comme nous ne jouons qu'après-demain, la chose
Se pourrait; mais pendant cette agréable pause,
Il nous faudrait un peu recorder entre nous
La pièce.

Pymante.

Comment donc! Nous serons heureux tous,

Montrant les comédiens.

Elles, nous, Jodelet, cet humble satellite,
De réciter au mieux L'AMAZONE HIPPOLYTE!

FLORISE, à Hardy.

Et, s'il se peut, nous vous rendrons vos vers savants
Encor tout enflammés, poëte, et bien vivants!

OLIVIER, à Florise.

Entrons donc!

FLORISE, gaiement.

Oui.

Olivier offre sa main à Florise, et ils se mettent en marche vers le château. — Amarante et Lucinde s'approchent de Rosidor, qui, depuis un moment, regarde attentivement Célidée; puis, impatientées par sa distraction, s'éloignent.

ROSIDOR, admirant les diamants de Célidée, à part.

De vrais soleils!

Haut, à Célidée.

Daignez, madame,
Prendre ma main.

PYMANTE, offrant sa main à Amarante.

Cher astre. .

AMARANTE, le repoussant.

Allez, visage en flamme!

JODELET, offrant sa main à Lucinde.

Oserai-je?..

LUCINDE, le repoussant.

Va-t'en, chimère, spectre vain!

Après avoir ainsi affronté les comédiens, Amarante et Lucinde s'approchent toutes deux ensemble de Hardy, que chacune d'elles espère avoir pour cavalier.

AMARANTE, à Hardy.

Cher poëte!

LUCINDE, de même.

Mon cher Hardy!

Hardy feint d'hésiter entre Amarante et Lucinde, puis, tout à coup, abandonnant l'une et l'autre, interpelle Sylvain, qu'il amène sur le devant de la scène.

HARDY.

Monsieur Sylvain!

LUCINDE, à Amarante.

L'impertinent!

AMARANTE, à Lucinde.

Va-t'il lui réciter une ode?

Les deux comédiennes, très-dépitées, entrent seules dans le château à la suite des autres personnages.

SCÈNE VI.

HARDY, SYLVAIN.

Hardy.

Veillez, je vous en prie, à ce qu'on raccommode
Le chariot. Je veux me remettre en chemin.

Sylvain.

Dès aujourd'hui cela sera fait, ou demain,
Si vous voulez.

Hardy.

Non, pas demain. Aujourd'hui même.

Sylvain.

Qui vous presse? Ébauchez ici quelque poëme.
Êres-vous malheureux dans ces murs, où des rois
Sont venus?

Hardy.

Oh! non, pas malheureux. Mille fois
Trop heureux! Le malheur nous retrempe, et féconde
Notre vaillance; mais, sur la scène du monde,

Le bonheur bien souvent rend l'acteur idiot
Et vulgaire! Monsieur, veillez au chariot.

Sylvain salue profondément et s'enfonce dans une allée du parc. — Resté seul, Hardy se tourne vers le château avec une expression de dépit et de tristesse.

SCENE VII.

HARDY.

Jeune homme, que déjà mon cœur jaloux querelle,
Va, j'ai bien vu tes yeux ardents fixés sur elle,
Et ton vain espoir! mais, — souffre et meurs s'il le faut, —
Tu n'es pas assez grand pour atteindre si haut.
Florise, vois-tu bien, c'est le trésor suprême
Que nul ne volera. Ni d'autres, ni moi-même!
Les femmes dont tu peux adoucir les dédains
Sont pareilles, sans doute, aux roses des jardins;
Mais elle, c'est la fleur des glaces insensibles,
Éclose pure au haut des pics inaccessibles,
Sur qui versent leur flot de lumière, en songeant
Délicieusement, les étoiles d'argent;
C'est la fleur des sommets blanchissants, que respire

La brise au vol affreux, que l'ouragan déchire,
Qui ne voit que la neige auguste et le ciel bleu,
Et que doit seulement cueillir la main d'un dieu!

Il entre dans le château.

ACTE DEVXIÈME.

Le théâtre représente un endroit du parc très-désert et très-ombreux, une sorte de gorge entourée de rideaux de verdure, où sont éparses des roches brisées et couvertes de mousse. — Quoique il soit midi, l'épais et noir feuillage intercepte le soleil, qui, cependant, laisse filtrer à travers les branches entrelacées comme des filets de lumière, et çà et là sème de chaudes taches d'or les roches et le gazon.

Au lever du rideau, Célidée est assise, et d'un air légèrement moqueur, elle écoute Rosidor qui, debout près d'elle, affecte visiblement une émotion exagérée et tragique.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIDÉE, ROSIDOR.

Célidée.

Quoi! se peut-il, monsieur Rosidor?

Rosidor.

Oui, madame.
Vos yeux ont dans mon cœur allumé cette flamme
Qu'en vain tâche à noyer le torrent de mes pleurs.

Tel souffle, renversant les arbres et les fleurs,
Un vent jaloux venu de la plage marine,
Tels mes ardents soupirs, du fond de ma poitrine
S'exhalent vers l'azur du ciel aérien!

Célidée, à part.

Quel dommage, pourtant! Lorsqu'il ne disait rien,
Campé d'un air si noble, avec son pourpoint rose,
Il avait presque l'air de penser quelque chose.

Rosidor.

Ces yeux, de qui l'éclat m'est seul essentiel,
Tantôt sur leurs rayons m'emportent vers le ciel,
Et tantôt, me glaçant d'une froideur barbare,
Me font retomber seul dans la nuit du Ténare.

Célidée.

Mes yeux font tout cela?

Rosidor.

Oui, madame, et bien pis.
Car, parmi leurs longs cils dans les flammes tapis,
Les Amours y font rage, étant là plus de mille.

Célidée.

Comme ce pays-ci d'ordinaire est tranquille,
Monsieur, j'avais pensé qu'un hôte n'aurait pas

Le bizarre dessein de retenir mes pas
Sous ces arbres touffus que le clair soleil dore,
Pour me crier au coin d'un bois : Je vous adore,
Fût-ce, comme à présent, en mots mélodieux.
Mais quoi! je me trompais!

ROSIDOR, tragiquement.

Je vous offense, ô dieux!

CÉLIDÉE, d'un ton naturel.

Et comment?

ROSIDOR.

Par ces mots qui peignent mon martyre!

CÉLIDÉE.

Les enfants et les fous ont le droit de tout dire.
Je ne me souviens plus de rien. Allez en paix,
Monsieur.

ROSIDOR.

Gazons, rochers, noirs feuillages épais,
Je vous prends à témoin que, l'ayant offensée,
De survivre à ce coup je n'ai pas la pensée.

Se jetant à genoux et tirant à demi son épée.

Oui, madame, mon bras secondé par ce fer...

Célidée.

A merveille!

Rosidor.

Saura contraindre ici l'enfer
A prendre en main le soin de venger votre injure.

Célidée.

Admirable!

Rosidor, décontenancé.

Comment?

Célidée.

C'est au mieux, je vous jure.

Rosidor.

Je ne vous comprends pas, madame.

Célidée, à part.

Un baladin
Vulgaire!

Haut.

Je disais que ce transport soudain,
Présenté de la sorte au public idolâtre,
Vous fera grand honneur, monsieur, sur le théâtre.
Vous jouez à ravir le tragique.

ROSIDOR.

En effet,
Vous avez pensé...

CÉLIDÉE.

Rien. Vous êtes un parfait
Comédien.

ROSIDOR.

Qui? moi!

Se battant les flancs pour paraître ému.

Terre et cieux! que dit-elle?
C'est mon réel tourment, c'est ma peine mortelle
Que ma bouche tremblante exprimait en ce lieu,
Et je ne jouais pas la comédie!

CÉLIDÉE, avec un froid dédain.

Adieu.

Elle sort.

SCÈNE II.

ROSIDOR.

Moi, Rosidor, berné, joué! Plus de ressource!
Et ma gloire d'amant toujours vainqueur, ma bourse,

La porte d'or par où tous mes destins mauvais
S'enfuyaient en riant; tout ce que je rêvais,
Diamants, galions, pistoles, renommée,
Tout à la fois me quitte et s'envole en fumée!
Mon pourpoint se découd, j'y songe avec effroi.
Oh! comme tout à l'heure ils vont rire de moi!
— Oui, si je laisse voir mon malheur, si j'avoue
Ma défaite. Mais si, la rougeur sur la joue,
La moustache sublime et l'air étincelant,
Je sais prendre le front d'Achille ou de Roland,
Qui me soupçonnera vaincu par une femme?
Que de fois un poltron, que de fois, ô mon âme!
Le courtisan abject et traînant son lien,
Que le maître a chassé durement comme un chien,
Vous font sonner encor leurs éperons dans l'herbe,
Et se tirent de peine avec un air superbe!
Toujours on trompera les hommes, — ces enfants, —
Si l'on fait résonner les clairons triomphants
Au front tumultueux d'une armée en déroute!

Apercevant les comédiens.

Mais qui vient par ici? Mes compagnons, sans doute,
Qui s'avancent, troupeau misérable et rêvant.
Tranchons de l'Amadis mystérieux, devant
Ces histrions.

Il s'assied au fond de la scène et semble absorbé par une pensée qui le charme. — Hardy entre sans le voir, accompagné d'Amarante et de Lucinde, qui se donnent le bras. Amarante, qui est la plus rapprochée de Hardy, lui parle à l'oreille.

SCÈNE III.

ROSIDOR, HARDY, AMARANTE, LUCINDE, puis GUILLEMETTE, PYMANTE et JODELET.

Amarante, bas à Hardy.

Mais oui, vraiment. Le jeune comte
Est tout à fait épris de moi.

Hardy, riant, bas à Amarante.

Bon! c'est un conte.

Amarante, bas à Hardy.

Un conte? On peut m'aimer, je crois. Vous l'avez su
Mieux que personne.

Hardy, bas à Amarante.

Bah!

Hardy, quittant Amarante, change de côté et se trouve à côté de Lucinde qui, à son tour, lui parle bas.

Lucinde, bas à Hardy.

L'on s'en est aperçu
Tout de suite au repas. Mon cher, le comte m'aime.

HARDY, bas à Lucinde.

Chansons.

LUCINDE, bas à Hardy.

Quoi! ne peut-on m'adorer? Mais vous-même,
Vous me vantiez jadis, comme un vrai charlatan,
Votre amour.

HARDY, bas à Lucinde.

Oui, mais où sont les neiges d'antan!

LUCINDE, bas à Hardy, le menaçant.

Prends garde.

HARDY, à Lucinde, lui montrant Rosidor.

Chut! voici Rosidor!

Hardy et ses deux compagnes abordent Rosidor, qui, sans se lever, les accueille avec de grands airs et avec la fatuité la plus triomphante. Tous les quatre se mettent à parler bas. A ce moment entre Guillemette, poursuivie par Pymante et Jodelet. Pymante, qui tient une bouteille et un verre, se verse à boire, tout en serrant de près la jeune fille, qu'il dévore du regard, mais qui, elle, n'a d'yeux que pour le pauvre Jodelet.

PYMANTE.

Guillemette,
Vois, des rayons plus blonds que le miel de l'Hymette
Filtrent parmi ce noir feuillage. Il est midi.

Guillemette.

Eh bien, monsieur?

Pymante.

Eh bien, c'est clair, monsieur Hardy
Te dira que midi, qui fait briller les chaumes,
N'est pas l'heure propice à montrer des fantômes.
Ainsi, n'écoute pas Jodelet. — Moi, vois-tu,
Je suis majestueux et gras, car la vertu
Nous engraisse; toujours la vertu fut obèse.
Laisse donc Jodelet, et permets que je baise
Ces jolis doigts!

Guillemette, n'écoutant pas Pymante et toujours occupée de Jodelet.

Nenni.

Pymante.

Laisse là Jodelet.

Jodelet, indigné.

Oh!

Pymante.

C'est un frêle insecte, un brin d'herbe.

Guillemette.

Il me plaît
Ainsi.

Jodelet, enchanté.

Moi!

Pymante, voulant lutiner Guillemette.

Ce profil de couteau, blanc comme une
Nuit de juin!

Guillemette, à Pymante.

Laissez-moi. J'aime le clair de lune.

Bourrant Jodelet à la façon des amoureux de village.

Hé, mon galant!

Jodelet, ravi, mais presque étourdi du coup.

Ciel!

Guillemette, de même.

Hé, mon amoureux!

Stupéfaite de ce que Jodelet ne lui rend pas la pareille.

Eh bien?

Jodelet, à part.

Félicité suave!

Guillemette.

Il ne me répond rien!

Pymante, à Guillemette.

Veux-tu me caresser? Tu verras, moi j'enlève
Un bœuf.

Guillemette.

Non, je vous dis.

Bourrant Jodelet.

Hé!

Jodelet.

Quel bonheur! Je crève.

Guillemette, de même.

Hé, cajoleur!

Pymante.

Du coup, je pense que tu l'as
Déraciné.

Jodelet.

Je suis heureux. Mais je suis las!

GUILLEMETTE, bourrant encore Jodelet, puis s'enfuyant.

Enjôleur!

PYMANTE, à Guillemette.

Tu nous fuis?

GUILLEMETTE, riant.

Oui.

JODELET, enchanté, mais brisé.

Mon regard s'embrouille!

Tendant les bras vers Guillemette.

Guillemette!

PYMANTE, à Guillemette.

Où vas-tu, dis?

GUILLEMETTE, s'enfuyant.

Filer ma quenouille!

Pymante et Jodelet sortent, en courant, à la poursuite de Guillemette.—Hardy, Amarante et Lucinde continuent alors, de façon à être entendus du spectateur, la conversation commencée, à laquelle Rosidor, toujours drapé dans sa dédaigneuse indifférence, ne prend plus aucune part.

LUCINDE, Bas à Hardy, en lui montrant une allée.

Il doit se promener par ici.

AMARANTE, de même.

Je perdrai
Lucinde, et sous ce clair feuillage diapré
Il me retrouvera bientôt.

LUCINDE, à Amarante.

Viens, Amarante!

AMARANTE, à Lucinde.

Je te suis.

HARDY.

Au revoir, mesdames!

Amarante et Lucinde sortent en se faisant l'une à l'autre de grandes démonstrations d'amitié. — Dès qu'elles sont parties, Hardy va à Rosidor.

HARDY, à Rosidor.

L'ombre errante
Nous abrite à merveille ici. Vous plairait-il,
Rosidor, — car je sais votre esprit fort subtil, —
Que tous deux nous causions un peu de votre rôle
De Thésée?

ROSIDOR.

Oh! monsieur, dispensez-moi.

Hardy, à part.

Le drôle!

Rosidor.

Je n'ai pas le loisir.

Hardy.

Que faites-vous de mieux
Ici?

Rosidor.

Je rêve.

Hardy. avec ironie.

A quoi, seigneur?

Rosidor.

A mes aïeux!

Il sort avec un geste superbe.

SCÈNE IV.

HARDY.

Eux, des comédiens! — Non, des marionnettes
Que le chasseur Amour, grand diseur de sornettes,
Amuse, et, les tournant de face ou de profil,
D'un doigt capricieux agite au bout d'un fil!
Ils sont tous fous! Voilà Rosidor qui courtise
La belle dame, à l'âme en fleur comme un cytise;
Amarante et Lucinde, ainsi que l'épervier,
Fondent à qui mieux mieux sur le comte Olivier;
Agiles et déjà frémissantes de joie,
C'est à qui va ravir cette innocente proie.
Pymante et Jodelet, ardents comme des loups,
Poursuivent Guillemette encore. Ils sont tous fous.
Quant à ma comédie, on voit que leur caprice
L'abandonne gaîment. Le lait de leur nourrice,
Ils s'en souviennent; mais, sous ces ombrages verts,
Mes acteurs en délire ont oublié mes vers!
O muse des chansons! ton chariot méprise
Le sang pur de ta vigne! Heureusement, Florise
Me reste; celle-là, franche comme le jour,
N'est pas un vain jouet pour l'indocile Amour.
Drame auguste, Florise est ta sévère amante :
Tenir ton glaive sombre ou ta torche fumante.

Voilà ses jeux; son cœur céleste et vigilant
S'enivre, Poésie, avec ton vin brûlant
Dont sa lèvre de feu n'est jamais essuyée!

Apercevant Florise et Olivier, que le spectateur ne voit pas encore.

Mais qui vient par ici? Dieux! c'est elle, appuyée
Au bras du comte. Il est troublé comme un amant,
Et Florise, je crois, lui parle tendrement.
Elle, mon seul recours! La méchante Florise!
N'écoutons pas cela. Fuyons.

Hardy veut s'enfuir, mais à ce moment même entrent Olivier et Florise, continuant un discours commencé, et dans l'attitude où il vient de les décrire; il n'a que le temps de se cacher derrière un feuillage. Il écoute ainsi malgré lui les premiers vers de la scène suivante, et sort furieux en haussant les épaules au moment où Olivier vient de prononcer ces mots : JE VOUS AIME.

SCÈNE V.

OLIVIER, FLORISE, et pendant les premiers vers de la scène seulement, *HARDY*, caché.

Florise.

Seigneur, la brise
S'envole; quand le flot par le flot obscurci

Fuit pour jamais, peut-on lui dire : Reste ici?
Cette onde, qui toujours nous délaisse, est l'emblème
De mon caprice errant.

Olivier.

Je sais que je vous aime,
O Florise, qu'en vous rien n'est matériel,
Et que vos yeux sacrés contiennent tout le ciel
Dont la lumière tombe en moi comme un dictame!

Florise.

Vous m'aimez! — Qu'aimez-vous en moi, comte, une femme?
Mais Florise n'est pas une femme. Je suis
L'harmonieuse voix qui berce vos ennuis;
Je suis la lyre aux sons divers que le poëte
Fait résonner, et qui sans lui serait muette,
Une comédienne, enfin. Je ne suis pas
Une femme. Hippolyte affrontant le trépas,
Hélène, Iphigénie en pleurs qu'on divinise,
Oui, vous les trouverez en moi, non pas Florise.
Non, vous ne l'aimez pas! car Florise n'est rien
Qu'un luth, indifférent quand le musicien
Ne le tourmente plus avec l'archet sonore.
Un luth, et rien de plus, seigneur.

Olivier.

Je vous adore!
Vous parlez, et je sens mes veines s'embraser

D'un feu subtil qui court sur moi comme un baiser.
Je regarde briller vos cils! Votre sourire
De lumière m'emplit de joie et me déchire.
Mon cœur enchanté bat au rhythme de vos pas,
Et je sens que je meurs si vous ne m'aimez pas!

Florise.

Enfant!

Olivier.

Oui, vous avez raison. Voyez, je pleure
Maintenant, et je suis un enfant. Tout à l'heure
Je n'étais rien, j'étais mort. Vos yeux, clair flambeau,
M'ont éveillé captif dans la nuit du tombeau
Et devant la lumière adorable et ravie
M'ont traîné pour souffrir et m'ont donné la vie.

Florise, un peu émue et voulant partir.

Adieu, comte.

Olivier.

O ma vie! Ecoute, c'est un jeu
Cruel! Ne t'en va pas. Ne me dis pas adieu!
Ne brise pas ainsi la coupe où je m'enivre!

Avec une explosion d'amour.

C'est si bon de vous voir, et c'est si bon de vivre!

FLORISE.

D'autres femmes auront ce sourire vermeil
Qui vous plaît; il en est d'autres dont le soleil
Embrase avec fierté la chevelure blonde!

OLIVIER.

Oh! taisez-vous! il n'est qu'une Florise au monde!

FLORISE, avec une froideur feinte.

Oui, je suis jeune, et comme un beau ciel d'Orient
Vous voyez resplendir mon visage riant;
Et, comme ces blancheurs, perles de mon sourire,
Mes yeux disent : Amour, et ma lèvre : Délire!
Évitez cependant leurs futiles appas,
Car ils vous promettraient ce qu'ils ne donnent pas.
Je suis comédienne, et, selon notre usage,
L'illusion menteuse habite mon visage.
Car je puis à mon gré feindre l'émotion;
Les feux de la colère et de la passion,
L'ironie et l'amour, enchanteresse habile,
Je puis les refléter sur ce masque mobile;
Mais cette lèvre est froide et ce cœur est glacé.
Je vous l'ai dit. — Voyez, n'est-ce pas insensé
D'étreindre dans vos bras tremblants une ombre vague?
De suivre un songe errant et vain comme la vague
Qui fuit sous le regard troublé des mariniers?
Ainsi, ne m'aimez pas.

Olivier, avec exaltation.

Oh! non, calomniez
Ce vaste ciel d'azur où l'archer indomptable
Flamboie, et dites-moi qu'il n'est pas véritable!
Dites-moi que ces fleurs ont volé leur saphir
Et leur pourpre, et qu'à tort je crois voir le zéphyr
Caresser leur feuillage et baiser leurs corolles!
Ou, quand sa voix, les nuits, éclate en notes folles,
Madame, dites-moi que le doux rossignol
S'en est rendu le maître aussi par quelque vol,
Mais ne rabaissez pas Florise que j'adore!
Si les feux rougissants du soir et de l'aurore
Sont des mensonges, si l'astre argenté qui luit
Quand le soir tombe est un mensonge de la nuit,
Ou s'il suffit d'un mot désolant pour l'éteindre,
Florise est une actrice habituée à feindre,
Et peut plier son cœur à cette dure loi.
Mais, ô mon seul trésor! ne parle pas. Tais-toi.
Tais-toi! tu me dirais encore des mensonges!
Et que me parlais-tu de chimère et de songes?
C'est ton cruel adieu, c'est ta froideur qui ment;
Mais ta lèvre en fleur, mais ton visage charmant
Disent la vérité!

Florise, cachant son trouble.

Non.

OLIVIER.

Ta fière prunelle
D'or vivant me promet une joie éternelle,
Et je l'écoute! Parle à présent si tu veux!
Dis, ce frisson léger qui court dans tes cheveux,
Ces larmes, cette main qui brûle dans la mienne,
Est-ce l'émotion d'une comédienne?
Ah! tu sais bien que non!

FLORISE, d'un ton glacé.

Je ne vous aime pas.

OLIVIER.

Oh!

FLORISE.

Laissez-moi Je veux être seule.

OLIVIER.

A vos pas
Je m'attache! — Il me faut mourir ou bien vous suivre.

FLORISE.

Non, laissez-moi.

OLIVIER.

Florise, est-ce que je peux vivre
Loin de vous sur la terre, ayant connu le ciel!

Direz-vous à l'abeille, ivre de ce doux miel
Dont la rose en son cœur de feu la rassasie :
Va-t'en! tu ne dois plus boire cette ambroisie!

Florise.

Quittez-moi. Je le veux.

Olivier.

Faisant un effort sur lui-même. — Avec soumission.

J'obéis.

Cherchant le regard de Florise.

Est-ce bien?

Florise, toujours avec froideur.

Oui.

Olivier.

Mais... n'avez-vous rien à me dire?

Florise.

Non, rien.

Olivier sort. Florise reste d'abord immobile pendant quelques instants, puis, vaincue et débordée par son émotion, qu'elle a contenue jusque-là, dit d'une voix très-exaltée les strophes suivantes.

SCENE VI.

FLORISE.

O bonheur déchirant! délices du martyre!
O choc mystérieux, qu'enfin j'ai ressenti!
Non, non, mon jeune amant, je n'ai rien à vous dire,
Sinon que vous aviez raison, car j'ai menti.

Et lorsque je niais la cuisante brûlure
Qui m'embrase et me mord,
Je la sentais pourtant mettre en ma chevelure
Le frisson de la mort!

Eh bien! Amour, tyran de la nature entière,
Toi que j'ai méprisé, toi que bravaient mes yeux,
Tu m'as donc prise, moi si cruelle et si fière,
Et tu mets sur mon front ton pied victorieux.

Oui, le fouet à la main, comme un maître farouche
Tu viens, mon jeune roi,
Pour chasser de mon cœur fragile et de ma bouche
Tout ce qui n'est pas toi!

Sois fier de ton courroux et de ta violence.
Un flot de pleurs amers dans mes yeux demi-clos

Roule, et j'entends en moi dans le morne silence
Ton orage frémir et gronder tes sanglots.

Enfonce dans ma chair tes ongles avec joie!
Pleure et voltige autour
De mes tempes! — Je suis ton bien, je suis ta proie,
Dieu redoutable, Amour!

Oui, le cœur tout percé de tes flèches fatales,
Je te supplie, Archer subtil et décevant,
Puisqu'en cette poitrine et sur mes lèvres pâles,
Hors ton souffle, je n'ai plus rien qui soit vivant!

Entre Hardy, pensif, et tenant à la main un cahier qu'il lit. — Tout à coup, il aperçoit Florise encore toute troublée de son exaltation solitaire, et quitte sa lecture.

Je bénirai ta main qui tue et martyrise,
Et je suis à toi! Prends ta victime.

Apercevant Hardy.

Ah!

SCENE VII.

FLORISE, HARDY.

Hardy, à part.

Florise!
Au risque cette fois d'affronter son courroux,
Sachons jusqu'où le mal en est venu.

Florise, haut.

C'est vous,
Hardy?

Hardy.

Je relisais ce rôle d'Hippolyte
Qui s'accorde si bien à votre esprit d'élite!

Florise, très-distraite. D'un ton indifférent.

Ah! — Nous verrons.

Hardy.

Sans doute, et dès après-demain.
Ce personnage épique et cependant humain
En qui la valeur brille, en qui l'amour veut naître,
Qu'il sera séduisant sous vos traits!

Florise.

Oui. — Peut-être.

Hardy, s'animant.

Excepté vous, qui donc en cet âge moqueur
Eût pu nous faire voir l'amazone au grand cœur,
Echevelée au vent, dans les fleuves trempée,
Qui sous l'ardent soleil fait luire son épée;
La vierge pure aux yeux profonds, qui sur son flanc
Serre dans les combats le grand arc teint de sang?
Oh! vous seule, des temps renversant la barrière,
Vous saurez évoquer cette grande guerrière!

Florise.

Il se peut.

Hardy.

Ses bras fiers, en leurs rébellions
Ainsi que les héros ont vaincu les lions;
Elle est rude et superbe, et la bataille obscure
A peur du vent de feu qui tord sa chevelure ;
Mais, tout à coup, celui qui meurtrit le vautour
Et le tigre, le seul victorieux, l'Amour
La prend, et fait trembler sa main encore humide.
La guerrière devient une femme timide;
Ses yeux cruels et froids comme des oiseleurs,
Apaisés maintenant, se remplissent de pleurs!

Dites, ce triomphant passé qu'un souffle emporte,
C'est beau, n'est-ce pas?

Florise, d'un ton glacé.

Oui, c'est très-beau.

Avec impatience.

Que m'importe!

Hardy, stupéfait.

Que vous importe! — Allons, je suis fou. Depuis quand
Dédaignez-vous la Muse et son rhythme éloquent,
Vous qui jusqu'à ce jour, buvant la poésie,
N'avez trouvé qu'en elle un flot qui rassasie
Votre âme? Pourquoi donc vos yeux sont-ils si froids?
Qui vous transforme ainsi?

Florise.

Vous demandez, je crois,
Depuis quand l'artifice élégant d'un poëme
Ne fait plus délirer mes yeux? Depuis que j'aime.
J'aime Olivier d'Atys, ne vous étonnez pas!
Ah! rien que son murmure ou le bruit de son pas
Mieux que vos vers émus réjouit mon oreille,
Et sa voix est le chant dont mon cœur s'émerveille!
Vous dites : C'est étrange! elle aime, elle n'est plus
Cette comédienne aux vœux irrésolus

Sur cent rôles divers éparpillant la flamme
De son esprit charmeur. — Non, je suis une femme!
En moi, mille pensers nouveaux, comme un essaim
Voltigent. Mon cœur bat et soulève mon sein.
Je comprends la forêt charmante qui soupire.
Je suis femme. Je vis! Je souffre! Je respire!
Il s'éveille à la fin, ce cœur déshérité,
Et sent qu'il vient de naître.

Hardy.

Hélas!

Florise.

En vérité,
Vous me plaignez, ami, d'une voix douloureuse!
Gardez votre pitié. Merci. Je suis heureuse.

Hardy, avec tristesse.

Hélas! combien de fois, pauvre âme, avez-vous fait
De tels rêves trompeurs!

Florise.

Oui, jadis, en effet,
Je crus aimer. Je fus deux jours préoccupée
D'une rime galante, ou bien d'un nœud d'épée.
Mais, comprenez-moi donc! cette fois, je vous dis
Qu'ils sont passés, les jours vides, les jours maudits,

Et qu'en y resongeant enfin je puis sourire,
Tant leur voile devant mes regards se déchire!
Poëte, je connais la vraie émotion!
Que me fait à présent ta vaine fiction!
Et que m'importe, avec sa bravoure ou ses crimes,
Ta guerrière chantant sa peine en belles rimes,
Quand mon être, inondé de lumière et de jour,
Brûle de tous les feux d'un véritable amour!
Oui, ce timide enfant, si pur, si fier, si brave,
Je l'aime, et je te dis que je suis son esclave.
Qu'il est beau! Quelquefois, lorsqu'il devient songeur,
A son front pâle monte une vive rougeur,
Et l'enfance, en fuyant, sur lui marque sa trace,
Car il en a gardé la pudeur et la grâce!
Tout à l'heure il était ici, tremblant d'émoi,
Il me parlait avec des mots divins. Et moi,
J'affectais à plaisir un orgueil qui le tue.
Je lui disais : Je suis une froide statue,
Une idole, — et tout bas, je lui criais : Merci,
Merci, je t'aime!

Hardy.

Hélas! Florise, vous aussi
Vous n'étiez qu'une enfant, lorsque j'eus cette fête
De vous voir. C'est pour vous que je devins poëte.
Je vous aimai, Florise, et vous avez pu voir
Alors ma lâcheté, mes pleurs, mon désespoir!

J'ai savouré ce vin amer jusqu'à la lie,
Et, quand je vous criais : Je sens que ma folie
Misérable n'attend plus rien que du trépas,
Qu'avez-vous répondu?

Florise.

Je ne m'en souviens pas.

Hardy.

Vous l'avez oublié? J'ai meilleure mémoire.
Vous m'avez dit : Poëte, allons, songe à ta gloire.
Entre dans la mêlée affreuse d'Ilion!
Chante! laisse ton vers bondir comme un lion
On planer comme un aigle! Évoque des ténèbres
Les crimes, dans les plis de leurs linceuls funèbres!
Quoi! chercheur de trésors, que guide un talisman,
Vas-tu te travestir en héros de roman
Courant après l'oiseau Caprice qui s'envole,
Ou te traîner aux pieds d'une femme frivole
Et perdre ton génie auguste à la prier,
Toi qui peux conquérir le rameau de laurier!

Florise.

Je blasphémais!

Hardy.

Non pas. Alors, nymphe sacrée,
Vous parliez sagement, et comme une inspirée!

Et vous disiez encore : Est-ce que nous aimons,
Nous autres? Comme un vol effrayant de démons,
Les Inspirations, les Chimères, les Rimes
Nous emportent vivants par delà les abîmes
Des grands cieux inconnus. Là, nous entrevoyons,
Dans un mouvant chaos d'astres et de rayons,
Les Dieux, le grand secret fatal. De sa brûlure
La bouche des soleils mord notre chevelure.
Et, pleins de l'Infini, palpitants, effarés,
Quand nous redescendons de ces sommets sacrés,
Disiez-vous, nous pourrions écouter sans sourire,
Nous que vient de bercer là-haut la grande Lyre,
Un pauvre amour boiteux, grotesquement coiffé,
Dont la bouche apprit l'art des soupirs chez d'Urfé,
Et pour qui le Lignon garde tout le prestige
De ses bergers galants!

Florise.

Je blasphémais, te dis-je.
Et quant à ces mots-là, s'ils t'ont persuadé,
C'est que tu n'étais pas, comme moi, possédé,
Et que tu n'avais pas en toi senti descendre
Le feu victorieux qui réduit tout en cendre.

Hardy.

Florise, il faut partir. Ce désir qui vous mord,
Cet alanguissement funeste, c'est la mort

Du génie. Ah! courons chercher l'âpre caresse
De la Muse aux beaux yeux, notre seule maîtresse,
Et que sa grandeur soit notre unique souci.
Ah! fuyons.

Florise.

Va-t'en, si tu veux. Je reste ici.
J'aime Olivier d'Atys.

Hardy.

Hélas! pauvre Florise!
Vous êtes bien ma sœur, puisque mon cœur se brise.
Vous croyez aimer... qui? cet enfant curieux,
Qui s'enivre du ciel reflété dans vos yeux,
Et qui n'est rien. Divine amoureuse blessée,
Il sort de vos regards et de votre pensée,
Le rayon fugitif qui sur son front a lui.
Ce feu, que vous croyez voir resplendir en lui,
C'est votre rêve, c'est votre âme, c'est vous-même!

Florise, songeuse, baisse les yeux et garde le silence. Après avoir en vain attendu et sollicité du regard sa réponse, Hardy, accablé de tristesse, retenant une larme, sort en adressant à Florise un adieu désolé et muet. Demeurée seule, Florise reste un moment pensive, puis, tout à coup, relève la tête, comme réconfortée et rassérénée par le sentiment de son amour.

Florise.

Que me fait tout cela! je sais bien que je l'aime.

Elle sort lentement, en jetant un dernier regard sur cette solitude sauvage et charmante, où elle a entendu les aveux d'Olivier.

ACTE TROISIÈME.

Un autre site agreste, sur les bords d'une petite rivière, à demi cachée sous les saules. — Il est trois heures après-midi. — Au lever du rideau, les comédiens, formant divers groupes, entourent Florise et Célidée avec des postures suppliantes.

SCENE PREMIÈRE

FLORISE, CÉLIDÉE, ROSIDOR, PYMANTE, JODELET, AMARANTE, LUCINDE.

Célidée, aux comédiens.

Puisque vous le voulez, puisque monsieur Hardy
L'exige, et vous entraîne, en son zèle étourdi;
Puisque rien ne vous peut retenir même une heure,
Partez donc! — Le ciel m'est témoin que ma demeure
Vous fut hospitalière, et ne vous eût jamais
Refusé son abri. C'est bien, quittez-nous, mais
Je garde Florise!

Florise, s'excusant.

Oh! madame!...

Célidée.

Chose faite.
Huit jours, vous me l'avez promis. C'est une fête
Que de nous ménager le hasard a pris soin.

Aux comédiens.

Vous voyez qu'elle est fort souffrante. Elle a besoin
D'oubli. Cette retraite au bois ensevelie
Calmera sa fatigue et sa mélancolie.
Après je vous la rends, forte et le cœur joyeux.
Mais dans huit jours.

Jodelet.

Mais dans huit jours, nous serons vi
Madame!

Rosidor.

Nous garder Florise, c'est nous prendre
Tout notre bonheur.

Pymante.

C'est mettre Ilion en cendre.

JODELET.

C'est nous ôter notre âme, à ne vous rien céler.

CÉLIDÉE.

Ne la quittez donc pas.

FLORISE.

Laissez-moi leur parler,
Madame, puis je vous rejoins.

CÉLIDÉE.

A tout à l'heure.

Célidée sort.

ROSIDOR, à Florise.

Ingrate!

PYMANTE.

Feu follet, dont la fuite nous leurre!

JODELET.

Je ne m'y trompe pas : vos huit jours, c'est toujours!

ROSIDOR.

Vous nous abandonnez.

Pymante.

On va, comme des ours,
Nous fuir.

Jodelet.

Cet avenir à mes yeux étincelle.

Pymante.

Notre hôte, en nous voyant, serrera sa vaisselle
D'argent!

Amarante, hypocritement.

Eh! quoi, Florise, est-il vrai, juste ciel!
Vous nous quittez? Je sens un déplaisir mortel
A le penser.

Florise.

Vous en guérirez, Amarante.
Ne vous alarmez pas.

Lucinde.

Moi, je me sens mourante.

Florise.

Ce n'est rien.

PYMANTE.

Nous voilà, sans vous, redevenus
Des farceurs !

ROSIDOR.

De méchants histrions demi-nus,
Dont nul château ne veut, que nul seigneur ne fête,
Sans honneur, sans espoir, et bientôt sans poëte !

JODELET.

Oh ! n'abandonnez pas votre pauvre troupeau,
Qui bientôt n'aura plus que les os sur la peau,
Et qu'on verra longeant les murs dans la nuit brune,
Ainsi qu'un tas de gueux errant au clair de lune !

FLORISE, d'abord très-émue, et s'efforçant de rester maîtresse d'elle-même.

Qu'il est triste, le soir qui tombe, et nous sourit !
Je vous quitte, il est vrai, pour un temps. Mon esprit,
Lassé de tant d'efforts et brisé par l'étude,
Veut chercher le repos dans quelque solitude.

JODELET.

Ah ! cruelle !

Florise.

Cessez de m'affliger ainsi !
Votre art ne peut mourir, et sans moi, Dieu merci,
Ne sera pas haï du peuple ni des princes ;
Il doit prétendre encore à ravir nos provinces,
Car l'envie à présent ne saurait l'étouffer,
Et vous pouvez sans moi désormais triompher.
Alexandre Hardy pour la France virile
A réveillé la lyre orageuse d'Eschyle,
Et le glaive tragique aux feux sanglants et clairs
Brille en ses fortes mains, environné d'éclairs.
Pour charmer la patrie, à les admirer prête,
Ses vers n'ont plus besoin de leur humble interprète,
Et c'est assez pour eux qu'à leurs accents vainqueurs
Vous prêtiez les élans généreux de vos cœurs.
Allez donc, sans moi, suivre une route si belle.
Sans doute à vous quitter mon cœur longtemps rebelle
A combattu, mais un destin plus fort que moi
Me terrasse vaincue et m'impose sa loi.
Oui, comme vous l'a dit madame Célidée,
Un mal profond, par qui je me sens obsédée
Et qui depuis longtemps brise mon front pâli,
Me contraint de chercher le silence et l'oubli.
Oh ! quand je vous suivais dans vos courses lointaines,
Folle, errante, et buvant comme vous aux fontaines,
Je me croyais liée à vous, et pour jamais !
En renonçant à ceux qu'en ce temps-là j'aimais,

Hélas! que j'aime encor, la tristesse m'accable.
Mon parti cependant est pris, irrévocable.
Voilà pourquoi je veux dérober si je puis
A vos yeux, ce poignant regret, dont les ennuis
Contre mon abandon vous donneraient des armes,
Et je vous quitte, enfin, pour vous cacher mes larmes.

Elle sort.

SCÈNE II.

LES COMÉDIENS, puis *HARDY*.

Pymante.

Mon pauvre Jodelet!

Jodelet.

Non, j'ai trop de souci.

Rosidor.

Plus d'espoir.

Lucinde.

Il le faut, résignons-nous.

Jodelet.

Merci.
Se résigner, c'est, dit un mot du populaire,
Souper de rien du tout, arrosé d'une eau claire.

Rosidor.

Enfin, qu'a-t-elle ?

Pymante, à Amarante.

Dis, que peut-elle envier ?

Amarante.

Vous ne voyez donc pas que le comte Olivier
La courtise !

Lucinde.

Et madame, avec délicatesse,
Prend l'air intéressant, pour devenir comtesse

Jodelet, indigné.

Lucinde !

Amarante.

Ses regards caressent le manteau
Garni d'hermine, —

Lucinde.

Et les tourelles du château.
Elle prétend porter en plein jour la ceinture
Dorée, —

Amarante.

Et ne veut plus être reine en peinture.

Jodelet.

Alors, elle aime donc ce jeune homme!

Lucinde.

Innocent!
On aime un baladin traîneur d'épée, et cent
Drôles, pareils à toi; mais un comte, — on l'épouse!

Jodelet, terrifié.

On l'épouse!

Amarante.

Pour moi, je n'en suis pas jalouse.

Pymante.

Oh! pas du tout!

Rosidor.

Si peu!

Jodelet.

Malheur!

Pymante.

En mes ennuis
Je boirais un tonneau de muscat!

Jodelet.

Moi, je suis
Enragé!

Rosidor.

C'est le gain, autrefois si facile,
Que je regrette!

Jodelet.

Moi, c'est Florise!

Amarante.

Imbécile?

Hardy, entrant.

D'où vient tout ce tumulte, amis? Quel trouble naît
En ce lieu? Qu'avez-vous?

Pymante.

Rien, monsieur, si ce n'est
Que nous sommes perdus.

Hardy.

Comment?

Jodelet.

Réduits en poudre.

Hardy.

Qu'est-ce?

Rosidor.

Et que du malheur rien ne peut nous absoudre

Hardy

Mais...

Pymante

Qu'il nous faut quitter la terrestre prison, —

Jodelet.

Et nous jeter à l'eau.

Hardy.

Mais, pour quelle raison?

Pymante.

Par la raison, monsieur, qu'ayant fini de rire,
Nous ne trouverons plus ici-bas de quoi frire.

Hardy.

Enfin qu'arrive-t-il?

Rosidor.

Ne vous l'ai-je pas dit?
C'est que Florise reste en cet endroit maudit
Et nous quitte.

Amarante.

Son cœur affolé de noblesse
Nous abandonne.

Jodelet.

C'est là que le bât nous blesse.

Pymante.

Et, si j'ose entrevoir les destins inconnus,
Elle sera comtesse, et nous irons tout nus!

Hardy, avec contrainte.

Je savais l'abandon de Florise. Une femme
Nous laisse; eh bien! après? Fortifiez votre âme.
Sans elle nous vivrons encor

ROSIDOR.

Vous en parlez
A votre aise.

HARDY.

Du cœur!

PYMANTE.

Voilà nos champs grelés.

JODELET.

Qu'allons-nous devenir sans Florise?

HARDY.

Des hommes,
J'espère.

JODELET.

Tout au plus.

ROSIDOR.

Malheureux que nous sommes!
Nous n'allons plus pouvoir jouer, quand c'est leur tour,
Ni FÉLISMÈNE, *ni* LE TRIOMPHE D'AMOUR!

Amarante.

Ni LE RAVISSEMENT DE PLUTON!

Lucinde.

Ni CORINE

OU LE SILENCE.

Pymante.

Ni, — c'est ce qui me chagrine, —

PHRAARTE!

Jodelet.

Avec Florise encor nous avions faim
Parfois, assez souvent peut-être; mais enfin,
Son talent merveilleux, qui dans tout genre excelle,
Fit qu'un peu d'or venait rire en notre escarcelle!

Pymante.

Mais rien ne luira plus sur nos jours assombris!

Rosidor.

Désormais nous pourrons espérer pour abris
Les roches du désert, qu'habitent des reptiles, —

Jodelet.

Et pendre à quelque clou nos dents, comme inutiles!

Soyons nets, je nous vois de pain déshérités.
Car, — ne déguisons pas les saines vérités, —
Nous sans Florise, c'est une troupe sans femme.

Lucinde.

Eh bien, et nous?

Jodelet.

De moi ne craignez aucun blâme,
Car sans doute on put voir en tous lieux adorés
Les yeux noirs d'Amarante et vos cheveux dorés!
Pourtant, vous ferez bien de chercher quelque prince
Qui vous épouse; —

Lucinde, riant.

Bon!

Jodelet.

Puis, dans quelque province
Pymante fondera le cabaret du NEZ
FLAMBOYANT. *Rosidor, aux élans acharnés,*
Conquerra, s'il le veut, l'Égypte et la Médie.
Moi, je mourrai. — Quant à jouer la comédie
Sans Florise, meurtris par cet exil amer,
Autant vaudrait courir à cheval sur la mer,
Ou mettre trois refrains dans une villanelle,

Ou marier Vénus avec Polichinelle,
Ou bien vouloir aller au bal chez un pendu!

A Hardy.

Qu'en dites-vous?

Hardy, après avoir songé.

Je dis que tout n'est pas perdu.
Peut-être!

Jodelet.

Se peut-il?

Hardy.

Je médite une chose
Favorable au dessein qu'ici je me propose.
Qui sait? Mon projet doit réussir. Oui, pardieu!
Nous n'arracherons pas Florise de ce lieu
Où son amour la tient si follement captive;
Mais, comme un trait demeure en la blessure vive,
Nous pouvons dans son âme, insensible à présent,
Lui laisser un regret amer et si cuisant
Qu'il la ramènera suivre notre fortune!
Au moment de partir, je veux ménager une
Représentation improvisée ici
Devant nos hôtes, sous ces arbres que voici,
Mais, — sans Florise!

PYMANTE, suivant la pensée de Hardy.

Bien!

HARDY.

A cette heure elle oublie
Le théâtre et tous les prestiges de Thalie;
Mais quand elle entendra, sous ces feuillages verts,
Autour d'elle, éclater la tempête des vers
Tragiques, excitant comme une douce pluie
Les larmes qu'un instant après le rire essuie
Follement, alors comme en écoutant le val
Plein du bruit des clairons furieux, un cheval
De guerre tout à coup tressaille; comme Achille
Frémit, sous des habits de vierge, en son asile,
Pour avoir entendu sonner les javelots,
Ainsi Florise, amis, sentira ses yeux clos
S'ouvrir! Vous la verrez, ainsi qu'une pythie,
S'éveiller, l'âme en feu, de sa douce apathie
Sous l'inspiration qui la ressaisira.

JODELET.

Superbe!

ROSIDOR.

Parfait!

Hardy.

Oui, ce plan réussira,
Car l'étincelle même allume un incendie!
Allons, vite, songeons à notre comédie.
Mais qui pourra me faire Hippolyte? Voyons,
Lucinde, avec ce front de lys plein de rayons,
Sauras-tu me servir, nymphe à la blanche épaule?
Es-tu capable, enfin, de bien jouer un rôle?

Lucinde.

Insolent!

Hardy.

Pas trop mal. Cet œil de pleurs baigné!
Le front haut! Garde-moi ce grand air indigné
Et ce cri triomphant de chasseresse auguste.
Sois terrible! mais tâche aussi de parler juste,
Car c'est pitié de voir tant de comédiens
Enfler leurs poumons, faire un grand bruit — pour des rie
Et pour nous assourdir se mettre à la torture.
Sois poétique, avec l'accent de la nature!

Lucinde.

On essaîra!

Hardy.

Voici Florise! Laissez-moi
Seul avec elle.

Les comédiens sortent, en causant curieusement du projet de Hardy. Entre Florise.

SCÈNE III.

HARDY, FLORISE.

Florise.

Eh bien, cher Hardy, sur ma foi,
Vous avez pleuré?

Hardy.

Non. Moi, pleurer? Quelle idée!
J'ai l'âme de bonheur et de joie inondée,
Et je me sens folâtre à n'en pouvoir guérir!
Lorsque en nous une vieille amitié va mourir,
Celui qui se désole est, je pense, un pauvre homme;
Mais le sage, voyant qu'il faut la perdre, en somme,
Rit, et la sait gaîment arracher de son cœur!

Florise.

Cher poëte, à quoi bon prendre cet air moqueur?
A sa manière aussi l'ironie est morose.
Si vous trouvez amer, comme je le suppose,
De nous quitter si vite, et de nous dire adieu
Sans avoir eu le temps de nous rasseoir un peu,
Il fallait bien plutôt, — ce n'est pas une affaire, —
Demeurer quelques jours ici.

Hardy, éclatant.

Moi! Pourquoi faire?
Pour voir un autre amant tout près de vos cheveux
Soupirer, et tout bas vous dire ces aveux
Qu'on écoute en silence et que la brise emporte?
Je resterais pour voir cela?

Florise.

Que vous importe!

Hardy.

Dieu! — Que m'importe! — Ah çà! mais vous ne compren
Donc rien! Vous êtes donc bien aveugle! Tenez,
Puisqu'elle me déchire, il faut que je vous dise
La vérité. Vraiment, vous l'entendrez, Florise.
Écoutez, je vous aime et, comme au premier jour,
Follement, ardemment, lâchement. Cet amour
Me brûle. J'avais beau prendre un masque impassible,
Je m'en nourris, j'en vis, j'en meurs.

Florise.

Est-ce possible?

Hardy.

Tu le sais bien. Peux-tu te tromper à ce cri
De mon cœur? Ah! c'est vrai, j'ai dit : Je suis guéri;
Je mentais. Oui, j'ai fait un mensonge vulgaire
Pour te rassurer.

Florise.

Vous!

Hardy.

Je répétais naguère,
Par le rayonnement de vos yeux ébloui :
Je vous aime à présent comme un frère. — Ah! bien oui!
Quand je parlais ainsi, brûlé de mille fièvres,
J'aurais voulu coller ma bouche sur tes lèvres,
Et, mordu par les traits dont tu me déchiras,
Comme un trésor volé t'emporter dans mes bras!

Florise.

Tant pis, je vous ai cru.

Hardy.

Vous étiez donc bien folle
Alors, quand près de vous mes regards, ma parole,

Universitas BIBLIOTHECA

Mes silences mortels, mes longs enivrements
Et ma gaîté d'emprunt, tout disait que je mens!

Florise.

Je vous ai cru.

Hardy.

Voici que cet autre me vole
Mon trésor, à présent. Tant pis, vous étiez folle.
Je parle, tu le veux, Florise, en quel moment!
J'ai l'air de regretter mon actrice. Ah! vraiment
Je n'ai guère souci de cela.

Florise.

J'ai pu croire
Cependant que j'étais utile à votre gloire.

Hardy.

La gloire? Une fumée, un mot. Je suis jaloux!
Et le reste n'est rien. Ma gloire, c'était vous!
Lorsque je les tirais de moi, ces créatures
Vivantes, — comme vous si belles et si pures, —
Je ne pensais, toujours épris de songes vains,
Qu'à tracer d'après vous mille portraits divins!
Oui, créer à nous deux, hélas! joindre nos âmes,
Mêler nos deux esprits au sein des mêmes flammes
Avec des voluptés dont mes rêves s'effraient,
Songer à chaque instant que tes lèvres diraient

Chaque mot que pour toi je crée avec délice:
Voilà donc quels étaient ma joie et mon supplice.
Le ciel t'avait donné du génie, en effet!

Florise, tristement.

Peut-être.

Hardy.

Mais c'est moi qui jour à jour ai fait
Ton merveilleux talent que l'univers admire!
Oui, c'est moi qui l'ai fait vivre avec mon délire,
Avec ma propre vie, et j'en étais joyeux!

Florise.

Eh bien, ne l'ai-je pas employé de mon mieux
Au profit de vos vers, pour qu'à jamais fleurisse
Votre renom toujours plus fameux?

Hardy.

Oui, l'actrice
Etait sublime! — Sombre, échevelée, en pleurs,
Quand tu rendais si bien leurs tragiques douleurs,
La foule s'écriait, prise à notre folie :
Voilà bien Mariamne et voilà Cornélie,
Et frémissait de rage ou pâlissait d'effroi.
Mais moi, Florise, moi, je ne voyais que toi!
Je voyais ta prunelle où la flamme repose,

Ces cheveux, cette lèvre en feu, terrible et rose;
Et, de mille désirs tout saignant et meurtri,
Quand je venais te dire après : Je suis guéri,
Ton amitié, voilà le lot que je préfère, —
Folle, tu me croyais! Que fallait-il donc faire,
Alors qu'un mot de toi faisait évanouir
Mon courage?

Florise.

Il fallait me convaincre ou me fuir.
Avide et personnel jusque dans ses tristesses,
L'Amour parle. Il n'a pas de ces délicatesses.
La violence sied à ce fier ravisseur.
Les yeux toujours cloués au but, c'est un chasseur
Farouche, qui n'a pas de plus suprême joie
Que d'imposer sa rage et de voler sa proie.

Hardy.

Fallait-il donc subir tes dédains, épuiser
Tes refus?

Florise.

Oui, sans doute. Il fallait tout oser
Et me perdre, mais non me voir devenir telle
Que me voici, t'offrant une amitié mortelle
A ton amour. Plutôt il fallait envier
Toute ma haine! Il est trop tard, j'aime Olivier.

HARDY, avec dédain.

Lui!

FLORISE.

Pourquoi pas? Il n'a pas peur de me déplaire!
Il saurait affronter mes dédains, ma colère,
Mes froideurs! Il n'a pas l'effroi d'être importun!
Il veut ce qu'il désire.

HARDY.

Et qu'aura de commun
Dans la lutte où parfois ton courage succombe,
Ton âme d'aigle avec son âme de colombe?
Lorsqu'il retombera tout meurtri, pour avoir
Voulu suivre ton vol ardent vers le ciel noir,
Auras-tu le loisir de guérir sa blessure?
Non, fuis-le, par pitié.

FLORISE.

Je l'aime.

HARDY.

En es-tu sûre!
Eh bien, porte-lui donc ce qui reste de toi.
Car tes premiers élans d'espérance et de foi
Et tes soupirs de vierge envolés vers l'aurore,
Tous les tressaillements d'une âme qui s'ignore,

C'est moi qui les connus, oui, moi, ton fiancé!
Ce qu'il aura de toi, c'est ce que j'ai laissé.
Nous avions fait ce rêve, ô ma beauté sereine,
De vivre embrassés, mais purs de la fange humaine;
Nous voulions, affranchis de ce délire obscur
Des passions, garder nos yeux remplis d'azur
Et nous unir, non dans la chair, mais par l'idée!

Florise, entraînée par le souvenir.

C'est vrai!

Hardy.

Mais tu sais bien que je t'ai possédée!
Oui, tout entière! — Dis, quand mille spectateurs
Te contemplaient, buvant tes accents enchanteurs
Et l'éclair de tes yeux; lorsque sur le théâtre
Frémissants, et tous deux dans notre âme idolâtre
Brûlant d'un feu pareil, nous parlions à la fois,
Moi le luth ému, toi l'impérieuse voix;
Puis, lorsque sur mon cœur, après la comédie,
Tu tombais, tout en pleurs, triomphante, applaudie
Et mourante, ployant craintive sous l'effroi
Du Dieu, réponds, alors n'étais-tu pas à moi?

Florise.

Oui, c'est vrai.

Hardy.

Souviens-toi! Quand l'âme de la foule
A notre voix, ainsi qu'un torrent qui s'écoule,
Débordait et faisait frissonner nos genoux,
Dis si la foudre alors, tombant du ciel jaloux,
Aurait pu frapper l'un de nous sans tuer l'autre!

Florise, comme fascinée, et presque penchée sur Hardy.

Oui, cette âme exaltée et pénétrant la nôtre
Nous emportait bien loin de l'humaine prison!
Tremblante, je sentais vaciller ma raison,
Et tout mon être alors, brisé dans le délire
Des applaudissements, vibrer comme une lyre.
Le rhythme de tes vers guidait les battements
De mon cœur; je puisais mes secrets sentiments
Dans ton poëme, sourde aux voix de la nature.
Oui, j'étais bien ta chose alors, ta créature!
Un pauvre être docile à ta voix asservi,
Et tu pouvais me prendre, et je t'aurais suivi
Sans mot dire, comme une esclave émerveillée!

Hardy, attirant Florise à lui avec passion.

Florise!

Florise, revenant à elle et se dégageant par un effort soudain.

Il est trop tard. Je me suis éveillée.
Ton amour idéal m'effraye et me confond.

Je n'en veux plus! Je fuis dans un calme profond
Nos travaux qui brisaient ma jeunesse abattue,
Et toi-même, et ton art dévorant qui me tue!

Hardy, avec feu.

Tu ne peux pas le fuir! Il te faut, comme à moi,
Les chimères, l'essor vertigineux, l'émoi
Du rêve. En toi ma sœur vit un esprit de flamme.
S'il ne peut ressaisir sa proie, et s'il réclame
En vain les fictions dont tu le nourrissais,
Il te consumera toi-même, tu le sais.
Le breuvage qu'il aime et qui le rassasie,
Ce n'est pas l'endormant Léthé : c'est l'ambroisie!
Viens. Suis-nous.

Florise.

Laisse-moi. Je veux rester ici,
Près d'Olivier.

Hardy, apercevant Olivier.

Sois donc heureuse, le voici.
Oui, c'est bien lui, c'est ton geôlier, pauvre hirondelle
Captive!

Florise.

Plus un mot.

SCÈNE IV.

HARDY, FLORISE, OLIVIER, puis *SYLVAIN.*

Olivier, entrant, et admirant Florise transfigurée par son émotion.

Comme vous êtes belle!

Florise, souriant.

Vous trouvez, monseigneur?

Olivier.

Oh! si belle!

Florise.

Merci!

Olivier, s'animant.

Je ne vous avais pas encore vue ainsi,
Rayonnante d'un tel sourire séraphique,
La pourpre au front, le sang aux lèvres, magnifique
D'animation!

Hardy, à Olivier.

C'est que nous parlions tous deux
Du théâtre, de ses prestiges hasardeux,
Et le ressouvenir de la muse éternelle,
Planant sur ce beau front, l'a touché de son aile.
Craignez, monsieur, craignez que Florise bientôt
Ne cesse d'être belle ainsi!

Olivier, avec force.

Non. — Quel dévot
A vu déchoir le dieu dont il est idolâtre?
Si le ressouvenir de ce rien, du théâtre,
A pu sur son front pur verser tant de clarté,
Qu'y mettront donc la vie et la réalité?
Puisque la fiction, le vain portrait des choses
La fait rougir, — alors l'éclat sanglant des roses
Y devra pour toujours fleurir charmant et doux
Sous le rayonnement du bonheur!

Hardy, avec ironie.

Croyez-vous

Olivier.

Oui, je le crois. Il est si bon d'être crédule!

Hardy.

Le vert palmier grandit au soleil qui le brûle,

Mais son feuillage aimé du ciel se corromprait
Dans vos jardins!

Sylvain, entrant. — A Hardy.

Monsieur, le chariot est prêt.

Hardy.

Tant mieux!

Sylvain.

Parfaitement raccommodé. Sa roue
Brisée est à présent lisse comme la joue
D'une fille.

Hardy.

Merci, mon brave!

Sylvain.

Et moi, je viens,
Selon vos ordres, — car, monsieur, je me souviens
De vos paroles, —

Hardy.

Bon! —

Sylvain.

Vous en informer vite.

On n'a pas épargné le fer; et, s'il évite
Les pierres, désormais n'en redoutez plus rien.

Hardy.

Merci.

Avec joie.

Le chariot! le chariot! — Fort bien!
Le chariot!

A Olivier.

Monsieur, venez le voir. Il touche
A ses trente ans; il est d'une mine farouche,
Non pas orné de cuir et d'attaches d'acier,
Mais façonné d'un fer rude et d'un bois grossier.
Un charron de village, il est bon qu'on le sache,
L'a fait et l'a tiré de l'arbre, à coups de hache;
Il n'est guère plus beau que ne l'était jadis
Le pauvre chariot que notre aïeul Thespis
Promenait par l'Attique heureuse, où son nom vibre,
En célébrant Bacchus, le dieu vivant et libre;
Mais tel qu'il est, toujours baigné par le ruisseau
Des grands chemins, il fut le sublime berceau, —
Ne l'oublions jamais, — où notre France éprise
A vu naître et grandir la gloire de Florise!
Venez le voir! Il fut à son destin lié.
Plût à Dieu qu'elle aussi ne l'eût pas oublié!

OLIVIER, avec ironie.

Je vous suis donc. Je veux, et de toute mon âme,
Admirer ce chef-d'œuvre austère.

A Florise.

Et vous, madame,
Voulez-vous voir aussi le chariot, — par jeu?

FLORISE, gaiement.

Allons. Ne faut-il pas que je lui dise adieu,
Et qu'au moins je salue, en sa parure agreste,
Ce fidèle ami qui s'en va...

Regardant Olivier avec amour.

Puisque je reste!

ACTE QVATRIÈME

Le même paysage qu'au premier acte; mais noyé dans la pourpre d'un splendide soleil couchant. — Florise entre, tout absorbée et pensive, puis, après être venue jusque sur l'avant-scène, dit les strophes suivantes.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORISE.

Qui le saura, mon cœur, si tu ne le sais pas?
Soupires-tu déjà pour tes anciennes chaînes,
Ou bien est-ce la vie heureuse sous les chênes
Où, lassé désormais, tu trouves des appas?

Hardy! — Comme en sa voix la tempête murmure!
Tandis qu'il me parlait, je tressaillais, brûlant
De ressaisir la torche et le couteau sanglant,
Comme un guerrier pensif qu'éveille un bruit d'armure.

Celui-là, c'est un homme! — Il porte dans ses yeux
L'appétit du triomphe et de la lutte amère.

Il t'a domptée, ô Muse! ô fuyante Chimère,
Tu cèdes sous l'effort de son poing furieux.

Il est mon maître! Et moi, je ne sais si je l'aime
Et si je pleurerai sur ma témérité,
Mais, en fuyant d'ici comme un aigle irrité,
Je sens bien qu'il emporte une part de moi-même!

Et cependant, ruisseaux, bosquets silencieux,
Je ne saurais vous fuir, abris où croît la mousse,
Ni toi, cher Olivier, jeune homme à la voix douce,
Près de qui je m'oublie à regarder les cieux.

Florise, de ton sort admire l'ironie
Et ne demande pas conseil aux antres sourds!
Il te semble, incertaine entre ces deux amours,
Que l'un est ton bonheur et l'autre ton génie.

Comment déciderai-je où s'en iront mes pas!
Est-ce vers cet enfant, ou dans le bruit sonore,
Vers le théâtre et vers ses combats que j'adore? —
Qui le saura, mon cœur, si tu ne le sais pas?

Lis en toi-même, ou crains que l'on ne te méprise,
Et choisis ton destin!

Olivier entre avec Hardy et Célidée.

SCÈNE II.

FLORISE, OLIVIER, HARDY, CÉLIDÉE.

Olivier, apercevant Florise. A Célidée.

Ah! c'est elle! Florise!
Qu'elle est triste, voyez!

Il va vers Florise, toujours absorbée dans ses pensées, et l'aborde avec l'empressement le plus tendre. — A Florise.

Loin de vous, je sentais
Un long ennui mortel!

Leur conversation continue à voix basse, et, pendant ce temps, Hardy et Célidée les observent curieusement.

Célidée, à Hardy.

Aveugle que j'étais! —
Oui, vous aviez raison. Mon pauvre enfant, sans doute,
Souffre déjà! — Parlez encor, je vous écoute.
Il l'aime?

Hardy, à Célidée.

Tous les deux ils croient s'aimer. Pourtant,
Si leur illusion durait plus d'un instant,
Ils perdraient, en ce doux oubli qui les entoure,
Elle son poétique esprit, lui sa bravoure!

Célidée, à Hardy.

Alors emmenez-la, c'est un devoir sacré.
Sauvez-les. Sauvez-les tous les deux!

Hardy.

J'essaîrai.
Mais voyez que le comte avec des yeux de flamme
Nous observe! Changeons de propos.

Haut, et de façon à être entendu par Olivier et par Florise.

Oui, madame,
Notre chariot crève à présent de santé.
Il triomphe, plus beau qu'il n'a jamais été.
Nous partons, car l'instant vient, quoique l'on diffère;
Tous nos comédiens vont venir pour vous faire
Leurs adieux. Et tenez, les voici.

Les comédiens entrent et se groupent avec une sorte de solennité. Quand ils ont pris leurs places, on voit au fond de la scène Guillemette sanglotant, s'essuyant les yeux avec son tablier, et Sylvain immobile comme une statue. Rosidor s'avance vers Olivier, et prend la parole au nom de ses compagnons.

SCÈNE III.

TOUS LES PERSONNAGES.

Rosidor, à Olivier.

Monseigneur,
Votre hospitalité, ce précieux honneur,
Reste en notre mémoire, et quand beaucoup de lustres
Auront vu nos travaux grandir, peut-être illustres,
Nos vieux comédiens rediront à leurs fils
Qu'ils ont été reçus dans le château d'Atys!

Olivier.

Oh! c'est trop reconnaître un si faible service.

Pymante.

Non pas. L'ingratitude effroyable est un vice
De bourgeois; —

Jodelet.

Nous, seigneur, vagabonds sous les cieux,

Lucinde.

Nous nous rappellerons votre accueil gracieux, —

Amarante, à Célidée.

Votre douceur, madame, —

Pymante.

Et votre vin. — Quelle âme
Il contient! J'en ai bu dix bouteilles, madame,
Et je vaux maintenant plus que je ne valais.

Jodelet.

Nous nous rappellerons tout, —

Avec un profond soupir.

Même vos valets!

Guillemette, éclatant et fondant en larmes.

Hi! hi! hi!

Rosidor, solennellement, à Hardy.

Maintenant, que votre voix nous prête
Son bon secours. Monsieur, soyez notre interprète.

Célidée.

De quoi s'agit-il donc?

Hardy, montrant les comédiens.

C'est que ces pauvres gens,
Désirant reconnaître au mieux, bien qu'indigents,

Vos bontés, comme ils font chez les nobles Mécènes,
Veulent représenter devant vous quelques scènes
D'une pièce nouvelle, assujettie aux lois
Du mètre, que demain ils vont jouer à Blois.

Célidée, gracieusement.

C'est à merveille!

Pymante.

Mais nous prions qu'il vous plaise
De voir nos héros grecs vêtus à la française,
Tels que nous voilà, sans costumes, n'ayant pu
Les déballer.

Olivier.

Tant mieux. C'est d'un goût corrompu
De rendre trop réel un sujet légendaire.

Florise.

Certes.

Aux comédiens.

Que jouez-vous, amis? LA MORT DE DAIRE?

Hardy, à Florise.

Non pas, mais le dernier poëme que j'ai fait,
L'AMAZONE HIPPOLYTE.

Florise.

Ah! mon rôle!

Hardy.

En effet.

Olivier, à Florise. — D'un ton provoquant.

Monsieur Hardy n'a pas compté sur vous, peut-être,
Pour le jouer!

Hardy, à Olivier.

Oh! non, monseigneur! — C'est un maître
Savant qui m'a donné ses leçons. Je sais bien
Que Florise avec nous désormais n'a plus rien
De commun! — L'ignorer! Ah! ce serait folie.
N'ai-je pas oublié tout le passé? J'oublie
Même l'heure bénie où son talent naissait.
Puisqu'il le faut!

Florise, à Hardy.

Quelle est votre Hippolyte?

Hardy.

C'est
Lucinde. — Elle n'est pas encore une Florise!
Mais l'Art, ce Dieu plus grand que les rois, ne méprise
Personne. Son rayon de feu, brûlant et pur,

S'il le veut, peut toucher le front le plus obscur,
Et cette enfant, que nul intérêt ne tourmente,
Aura des accents vrais, peut-être.

Florise.

Elle est charmante.

Célidée, à Hardy.

Quand verrons-nous, monsieur, ce divertissement?

Hardy.

Si vous le voulez bien, à ce même moment.
Car, pareil au bûcher où meurt l'amant d'Omphale,
Voyez, le soleil met sa pourpre triomphale
Sur les monts. Ce beau parc, voilà l'essentiel,
Nous fournira de vrais arbres et le vrai ciel,
Décor vivant, où l'ombre aux clartés s'entrelace.

Olivier.

Bien. Comme il vous plaira.

Hardy.

Veuillez donc prendre place.

Les comédiens se retirent au fond de la scène, où ils se rangent en cercle, laissant libre la place où ils doivent représenter les scènes de L'AMAZONE HIPPOLYTE, annoncées par Hardy. En même temps, Olivier conduit Célidée et Florise à l'hémicycle de marbre, où ils s'asseyent tous trois, et derrière lequel Guillemette et Sylvain se tiennent debout.

OLIVIER, offrant la main à Florise pour la conduire à sa place.

Voulez-vous?

FLORISE, gaiement.

Cher seigneur, j'ai tant de fois joué,
Sous ma tristesse feinte ou mon masque enjoué,
La gloire et les malheurs de la race d'Hélène,
Qu'il me plaît de les voir en dame châtelaine!

OLIVIER, à Florise.

Cher cœur!

HARDY, qui est allé se placer près des comédiens. S'adressant à l'autre groupe.

Nous allons donc vous jouer un fragment
De notre second acte. En voici l'argument :
Hercule et son cousin Thésée ont en des sites
Barbares combattu les amazones Scythes.
Le roi Thésée a fait prisonnière la sœur
De leur reine Antiope, et ce cruel chasseur
Veut, avant de partir et de quitter la rive,
Offrir la liberté lui-même à sa captive.
La scène est entre eux deux.

Montrant Lucinde et Rosidor.

Je laisse maintenant
La parole aux acteurs, dont l'accord soutenant

Les agréments épars dans mon humble poëme,
Lui donneront, j'espère, une beauté suprême.

Célidée.

Nous écoutons.

Hardy, à Rosidor.

A vous!

Lucinde s'avance sur l'espace réservé pour représenter la scène, ainsi que Rosidor, qui s'est magnifiquement campé dans une pose théâtrale, et qui prend des airs pompeusement tragiques.

Célidée, regardant Rosidor. A part.

Quand il se campe ainsi,
— Chose étrange, — il a l'air d'un héros!

Rosidor.

M'y voici.

Jouant le rôle de THÉSÉE.

Hippolyte, amazone à l'ardente crinière,
Le sort entre mes mains t'a faite prisonnière;
Mais, à la liberté des peuples travaillant,
Je ne veux pas courber au joug ce front vaillant.
Sois libre!

Lucinde, jouant HIPPOLYTE.

Misérable, ô trois fois misérable
Hippolyte! O rigueur du destin qui m'accable!

FLORISE, irritée malgré elle de la froideur de Lucinde.

Plus de feu! plus de feu!

LUCINDE, jouant HIPPOLYTE.

Donc, lâchement cruel,
Ton bras a désolé nos tribus sous le ciel,
Et maintenant, brisée, abattue et meurtrie,
Tu m'opprimes encor par cette raillerie!
Roi, c'est ici le grand désert éblouissant
Que le noir Tanaïs arrose en gémissant:
Comme notre courroux....

Florise n'a cessé de suivre attentivement le jeu de Lucinde, récitant comme elle, mais des lèvres seulement, jouant avec elle, pour ainsi dire, et son impatience est allée croissant. Enfin ne pouvant plus se contenir, elle se lève et va à Lucinde.

FLORISE, interrompant Lucinde.

Trop de froideur! — Vous dite
O trois fois misérable! *avec trop de petites*
Mines, — comme une dame en galant attirail
Dirait : N'avez-vous pas trouvé mon éventail?

LUCINDE, furieuse.

Madame!

FLORISE.

Un peu de feu, Lucinde! — Que la lèvre

Frémisse! Un peu de sang au front! Un peu de fièvre!

Lucinde jette un regard de haine à Florise, qui va reprendre sa place près d'Olivier. Puis, sans lui répondre, elle continue son rôle.

Lucinde, jouant HIPPOLYTE.

Roi, c'est ici le grand désert éblouissant
Que le noir Tanaïs arrose en gémissant:
Comme notre courroux, nos haines sont vivantes.
La pitié! garde-la pour tes pâles servantes!

Florise, se levant de nouveau, et tout à fait hors d'elle-même.

Non, non! — Trop de froideur! — Actrice, il faut savoir
Donner ton âme à ceux que tu veux émouvoir!
Pas d'avarice! Non! Quand l'héroïne joue
Réellement, alors le sang rougit sa joue;
Son œil brûle, et sa voix, comme le bruit des flots,
Est pleine de menace et pleine de sanglots.
Elle succombe, et puis se relève plus forte
Qu'auparavant! Eh! oui! si l'on en meurt, qu'importe!
Mais quel rêve! Créer!

Prenant son front dans ses mains.

Voyons, je les savais,
Ces vers!

Lucinde.

Mais...

FLORISE, écartant Lucinde par un geste impérieux et souverain.

Ote-toi, Lucinde!

A Hardy.

Allons, je vais
La dire, votre scène!

OLIVIER, profondément humilié et blessé.

En vérité, Florise,
Que faites-vous!

FLORISE, s'exaltant.

Rien, rien.

Tout entière à son inspiration.

C'est une femme éprise
Qui parle en son délire, et donne un libre essor
A sa passion! — Vite, à nous deux, Rosidor!

Rosidor, vaincu par l'émotion de Florise, se remet en scène dans l'attitude de son personnage.

FLORISE, jouant HIPPOLYTE.

Comme notre courroux, nos haines sont vivantes.
La pitié! garde-la pour tes pâles servantes.
Fais-moi mourir. Voilà ce que j'attends de toi.
Quoi! cette solitude où je semais l'effroi,
Dépeuplant au seul bruit de mon nom les rivages,

Et voyant devant moi fuir les hordes sauvages,
Me reverrait pleurer sur ma défaite! — Non!
Fais-moi mourir!

ROSIDOR, jouant THÉSÉE.

Eh bien, guerrière au divin nom,
Monte sur ma nef noire, et, quittant cette rive,
Suis-moi jusqu'à la belle Athènes!

FLORISE, jouant HIPPOLYTE.

Moi! captive!

ROSIDOR, jouant THÉSÉE.

Non! reine!

FLORISE, jouant HIPPOLYTE.

Et que m'importe! — O brise des forêts!
O liberté! — Captive ou reine, je pourrais,
Tranquille, et regardant s'enfuir le vol des Heures,
Tisser la fine toile en tes belles demeures!
Non! Antiope et moi, sous nos habits de fer,
Nous combattions parmi les neiges de l'hiver,
Car l'orage est en nous qui cherchons les tourmentes,
Et le carnage affreux nous choisit pour amantes.
Quoi! je vivrais, ayant pu voir, sanglant encor,
Ton pied haineux posé sur nos boucliers d'or!
Non, jamais!

ROSIDOR, jouant THÉSÉE.

Si mon bras vainqueur t'a désarmée,
Tes yeux aussi domptaient ma rage envenimée
Dans ce cœur dédaigneux, fait pour les durs travaux.
Ah! plût aux dieux qu'au prix de cent périls nouveaux,
Et pour toujours errant loin de ma chère Athène,
Je pusse quelque jour triompher de ta haine
Et fléchir ton courroux, fût-ce par mon trépas!

FLORISE, jouant HIPPOLYTE. — Avec colère.

Oui, je te hais! — Ou bien, si je ne te hais pas,
Quel feu, quand je te vois, brise mes bras robustes?
Quelle fureur m'attire auprès de toi?

ROSIDOR, jouant THÉSÉE.

Dieux justes!

FLORISE, jouant HIPPOLYTE.

Quel philtre — j'en rougis! — égare ma raison?
Car, dussé-je être esclave en ta haute maison,
Je bénirais encor ma chaîne meurtrière!

ROSIDOR, jouant THÉSÉE.

Viens donc, et tu seras ma reine et ma guerrière!
S'il est des Cercyons encore ou des Sinnis,
La Grèce te verra, guerrière aux bras de lys,

Les vaincre à mes côtés, de ma gloire jalouse.
Sois ma compagne, sois ma sœur, sois mon épouse!

Florise, jouant HIPPOLYTE. — Avec exaltation.

L'ai-je bien entendu? L'as-tu bien dit, ô Roi,
O tueur de lions, que tu me veux pour toi?
Oh! s'il en est ainsi, que l'Hydre aux mille bouches,
Que les géants sanglants, que les brigands farouches
Renaissent pour venir barrer notre chemin!
A nous deux, couple heureux, terrible et surhumain,
Dans les bourgs que la Haine aveugle rapetisse,
Nous irons, promenant l'éternelle Justice,
Détruire à chaque pas l'esclavage odieux!

Rosidor, jouant THÉSÉE. — Attirant Florise sur son cœur.

O mon amante! Viens, digne race des dieux,
Vaincre pour le Devoir et dépasser l'élite
De nos héros!

Florise, jouant HIPPOLYTE. — Avec amour.

Thésée!

Rosidor, jouant THÉSÉE.

O ma chère Hippolyte!

Florise a joué toute cette scène avec une haute émotion tragique, dont la puissance a charmé et subjugué ses auditeurs, qui haletants, silencieux, vaincus, sont restés suspendus à ses lèvres. Quand elle s'arrête, tous les personnages laissent échapper un murmure d'admiration, et s'empressent autour d'elle pour la remercier et la féliciter.

Hardy, prenant les mains de Florise. — Avec effusion.

Ah! Florise!

Pymante.

Quel feu!

Jodelet.

Quelle âme!

Amarante.

Quel émoi.

Rosidor.

Quels élans fiers!

Célidée.

Quels cris victorieux!

Olivier, s'approchant à son tour.

Mais quoi!
Florise, à ce vil jeu vous donner tout entière!
La fièvre cependant brûle votre paupière.
Ah! voyez, ces cruels prodiges vous tueront :
Vous pâlissez, et l'eau coule sur votre front!

Bas, avec colère.

Et puis, voir un bouffon de ces hordes maudites
Vous tenir dans ses bras! près de son cœur!

Florise, avec une indifférence hautaine et superbe.

Vous dites?

Olivier, à mi-voix.

Reposez-vous, — un tel effort doit vous briser, —
Dans votre appartement. — Venez.

Florise, haut, avec éclat.

Me reposer!
Quand je revis! Quand je renais! Quand je m'élance
Au but, après avoir rompu l'affreux silence!
Oui, c'est bien moi, Florise! Enfin! — Je triomphais
De vous et je jouais à l'amour. J'étouffais!

Avec une profonde rêverie.

Oui, nous sommes ainsi. Quelquefois, ô Nature!
Nous rêvons dans ton sein l'ombre, la vie obscure,
Les devoirs accomplis auprès d'un gai foyer;
Mais que notre astre errant se mette à flamboyer,
Que ces oiseaux au vol étincelant, les Rimes!
Voltigent en chantant parmi les vers sublimes,
Que le Drame se lève et nous dise : C'est moi!
Nous le suivons, ce Dieu, notre amant, notre roi!

Le reste, — le foyer, les baisers d'une mère,
Les enfants, — tout cela pour nous c'est la chimère!

S'exaltant.

L'art est une patrie aux grands cieux éclatants
Où vivent, en dehors des pays et des temps,
Les élus qu'il choisit pour ses vivantes proies;
Et ceux-là, donnez-leur vos demeures, vos joies,
Tous les honneurs, toujours leurs cœurs inconsolés
Pleureront, car ils sont chez vous des exilés!

Olivier.

Florise! quel démon vous aveugle? — Oh! je pleure,
Tenez! Vous me disiez vous-même, tout à l'heure,
Ici, que vous m'aimiez! — Non, vous ne pouvez pas
Me quitter, quand mon âme est clouée à vos pas.
Florise, votre amour est à moi! — Je l'exige.
Il me le faut.

Florise.

Enfant! Vous le voulez! Que puis-je
Pour vous, moi, vagabonde? Et qu'est-il de commun
Entre vous et moi? Rien. Le sauvage parfum
Qui vient des bois m'enivre, et je suis de la race
De ces bohémiens qu'une chaîne embarrasse!
Etre semblables, vous et moi! Nous l'essaîrons
Vainement. Vous disiez : Fuyez ces histrions!
Eh bien! je ne peux pas les quitter, je suis faite

Comme eux pour obéir au souffle du poëte.
Ils sont mon sang, ils sont ma chair même. Je veux
Comme eux que l'Aquilon souffle dans mes cheveux,
J'ai besoin d'écouter l'éloquence magique
De la Muse parlant avec sa voix tragique ;
Je le suivrai toujours, ce clairon belliqueux
Dont le cri les transporte, — et je pars avec eux!

Olivier.

Non, Florise! Mon front se brise. — Oh! la folie!
Ne m'abandonnez pas ainsi, je vous supplie,
Ou laissez-moi d'abord mourir à vos genoux!

Florise, avec attendrissement, mais d'une voix ferme.

Tous ces lâches regrets sont indignes de nous.
Ne nous obstinons pas, d'une âme si frivole,
A vouloir retenir un rêve qui s'envole ;
Mais plutôt laissons voir, par nos efforts sacrés,
Que cet instant d'amour nous a transfigurés!
On fait la guerre : allez combattre! — Soyez brave
Comme il sied à celui qui s'est dit mon esclave
Pendant un jour ; et si l'Art, mon maître et mon Dieu,
Veut m'embraser la lèvre à son charbon de feu,
Par la mâle splendeur de quelque renommée
Je serai digne aussi que vous m'ayez aimée.
A vos premiers accents mon être a tressailli,
Et je les savourais d'un cœur enorgueilli,

Si, vouée à ce Dieu des paroles vivantes
Qui m'a choisie et mise au rang de ses servantes,
Je n'eusse appartenu, porte-flambeau du jour,
A quelque chose encor de plus grand que l'amour!
Vivez. Moi je retourne à mes courses errantes.
Et quand, tenant des lys dans ses mains transparentes,
Loin du seuil de la vie où je vous ai laissé
Le fantôme charmant qu'on nomme le Passé
M'apparaîtra, gardant vos traits que rien ne change,
Il aura la jeunesse et la fierté d'un Ange!
Et maintenant, partons, Hardy!

Aux comédiens.

Venez.

Joie des comédiens qui, gaiement et le sourire sur les lèvres, se disposent à partir. — A Célidée, qui lui tend la main avec effusion.

Adieu,
Madame!

A Olivier.

Adieu, monsieur le comte!

Olivier.

Oh! c'est trop peu
D'instants! Restez encore un peu! — Que je vous voie!
D'ailleurs, non, je ne puis ainsi tuer ma joie.

Je ne peux pas vous perdre, et ce cœur ulcéré
Dit : Non! Je ne peux pas. Je vous disputerai
A quiconque veut voir son audace punie,
Et...

Ici, sur un signe de Hardy, après avoir encore une fois salué leurs hôtes, les comédiens sortent lentement, suivis par Guillemette, qui, toujours pleurant, s'attache aux pas de Jodelet. Hardy s'avance alors vers Olivier, et lui répond avec une dignité irrésistible.

HARDY, s'avançant.

Disputez-la donc, monsieur, à son génie!
Au Destin, qui l'emporte en son vol effréné!
La vie est pour nous tous un combat acharné.
Nous avons beau rêver! Sans cesse à notre oreille
Le noir clairon Devoir éclate et nous réveille,
Et répète, forçant nos fronts à s'entr'ouvrir :
Va te sacrifier! Va lutter! Va mourir!
Le lâche seul évite en pleurant la mêlée.
Il faut la suivre, folle, ardente, échevelée,
Et lorsque vient le soir, triomphant ou vaincu,
Confesser sa croyance, et c'est avoir vécu! —
Pâles humains, c'est là ce qui nous divinise!

OLIVIER, à Florise.

Oh! par pitié! — Par grâce! — Écoutez-moi, Florise.

FLORISE, avec résolution.

Non. Pas un mot de plus, ou je vous haïrais.

Olivier, avec déchirement.

Hélas!

Florise.

J'étais un rêve. Adieu. Je disparais.
Soyez heureux, vaillant, aimé : qu'il vous souvienne
De moi qui vous bénis, pauvre comédienne!

Florise sort, emmenée par Hardy. Olivier, abattu et laissant couler ses larmes, tombe dans les bras du vieux Sylvain.

SCENE IV.

OLIVIER, CÉLIDÉE, SYLVAIN.

Olivier.

Ah! Florise! Elle part. Que ferai-je, dis-moi,
Sans elle!

Sylvain, avec une mâle gaieté.

S'il vous plaît, comme du temps du roi
Henri, lorsque j'étais à monsieur votre père,
Nous bataillerons! — Quand, pendant un jour de guerre,
Il avait, son épée au poing, comme un luron,

Fait le diable à côté de monsieur de Biron,
Si quelque lansquenet, fuyant dans la rafale,
Le visait, et trouait son pourpoint d'une balle,
J'avais beau dire : Allons, monsieur, il faut panser
Cela! Bah! sans vouloir seulement y penser,
Votre père piquait des deux, l'âme ravie,
Et, se mettant à rire, il disait : C'est la vie!

Pendant le morceau suivant, dit par Célidée, on voit défiler lentement sur le coteau, d'abord Jodelet seul marchant avec de grandes enjambées, puis Rosidor prenant des airs gracieux entre Amarante et Lucinde, puis Hardy causant avec Pymante; enfin tous les comédiens, excepté Florise.

CÉLIDÉE, à Olivier.

La vie! — Elle ressemble à ce jour, dont tu vois
Tomber le soir tremblant sur la cime des bois!
Au matin, sous la douce aurore qui l'effleure,
Le fier jeune homme voit venir vers sa demeure
Les Illusions, puis l'Amour, l'Espoir vermeil
Et les Passions, groupe adorable et pareil
A ces gais histrions qui, la lèvre entr'ouverte,
Sont descendus vers nous de la colline verte!
Tous ces hôtes sont fous, riants et querelleurs;
Les uns portent des luths et des chapeaux de fleurs;
Les autres laissent voir la tristesse suprême
Sur leur bouche de rose, et murmurent : Je t'aime!
Mais lorsque le soir vient, quand le jeune homme est vieux,
Quand sa vie, hélas! proie offerte aux envieux,

S'efface, quand son front a pâli sous l'étude,
Il reste face à face avec la solitude,
Et voit passer, conduits par l'antique Destin,
Sur le même coteau, ses hôtes du matin,
Mais lassés et vieillis, L'UN EMPORTANT SON MASQUE
ET L'AUTRE SON COUTEAU. *Dans la brume fantasque*
Le groupe rayonnant disparaît et s'enfuit;
Et lui, qui voit pâlir ses Rêves dans la nuit,
Il leur crie, abattu, mais l'âme encore éprise :
Adieu, Bonheur! Adieu, Jeunesse!

A ce moment Florise, venue seule et la dernière, passe à son tour sur le coteau. Olivier la voit, lui tend les bras, et pousse vers elle un cri ardent de passion et de regret.

Olivier.

Adieu, Florise!

DÉDICACE

O nymphe Thalia, folle en ton libre essor!
Toi qui, la jambe nue au soleil, comme un patre,
Chantais, le thyrse en main, dans la forêt bleuatre,
Dis, quels amants de toi se souviennent encor?

De tristes habits noirs éteignent le décor
Devant lequel jamais un vendangeur folatre
N'entend plus retentir au milieu du théatre
Ton rire de Déesse et ton brodequin d'or.

Mais moi, j'ai dédié ce poëme a ta gloire
Ivre des raisins dont ta chevelure noire
S'embellit, pour orner ta divine paleur.

Car, o toi que mon cœur préfère a Cythérée!
Je me souviens que, lors de ta jeunesse en fleur,
Corneille enfant baisa ta lèvre énamourée.

Université

Achevé d'imprimer

le 14 mars mil huit cent soixante-dix

PAR J. CLAYE

POVR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CF

a39003 002468865b

CE PQ 2187
.F4 1870
COO BANVILLE, TH FLORISE, COM
ACC# 1219955